

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

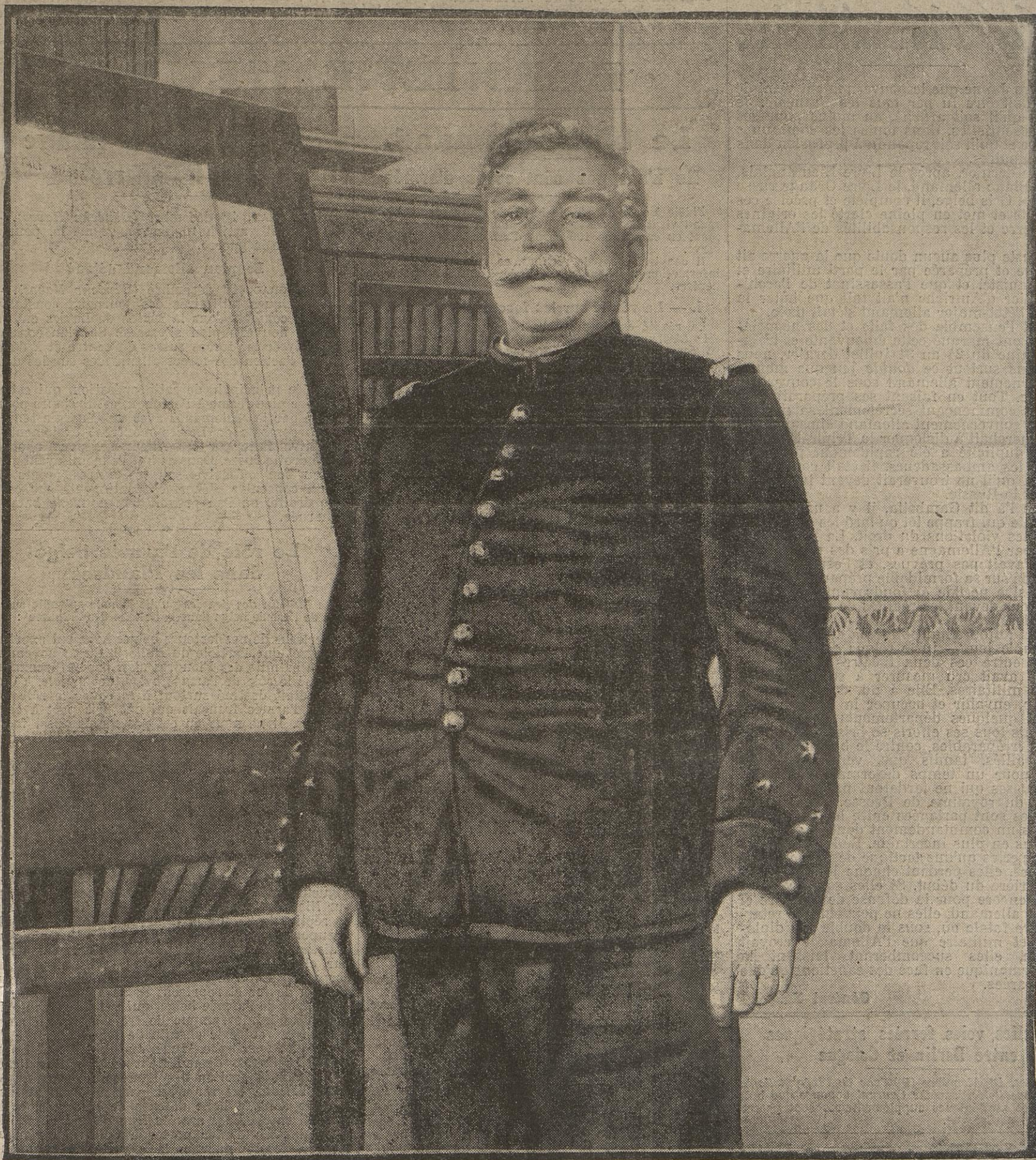
ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARI

LE GÉNÉRAL JOFFRE DEVANT L'OBJECTIF D'“EXCELSIOR”



Au cours de la visite que les journalistes parisiens viennent de faire au général Joffre, celui-ci a bien voulu permettre à notre envoyé spécial de le photographier. Placé devant une carte d'état-major, notre généralissime est en petite tenue, sans aucune décoration, ne portant sur son dolman que les insignes de son grade, les trois étoiles d'argent. Tous nos lecteurs verront ici avec émotion la physionomie à la fois douce et volontaire du grand vainqueur de la Marne,

La journée du 1^{er} Décembre (121^e de la guerre)

L'infanterie allemande a renouvelé ses attaques en Belgique, mais sans succès.

On signale des progrès de nos troupes en Argonne.

Les Serbes ont repoussé les Autrichiens et réussi diverses contre-attaques chassant l'ennemi au delà de la Ljig.

Un corps de 10,000 Autrichiens a été repoussé à Visegrad par les Monténégrins.

Le roi George V a quitté Londres, se rendant au quartier général anglais en France.

La situation militaire

Le Livre Jaune que le gouvernement vient de publier doit être lu par tous les Français. Je voudrais qu'il soit affiché, au moins pour ses parties essentielles, dans toutes les communes de France et qu'il soit répandu à profusion dans les pays neutres.

Paru le dernier, après le Livre Bleu anglais, le Livre Blanc allemand, le Livre Orange russe et le Livre Gris belge, il complète et précise ces documents et met en pleine clarté les origines de la guerre et les responsabilités de l'Allemagne.

Il ne reste plus aucun doute que la guerre ait été voulue et préparée par le parti militaire et pangermaniste, et que l'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche n'ait fait que hâter la date que l'état-major allemand s'était fixée.

De tout l'ensemble des faits et des négociations qui ont marqué cette émouvante et tragique semaine du 24 au 31 juillet dernier, nous retiendrons surtout ce double jeu que menait le gouvernement allemand sous le couvert de l'Autriche. Tout en faisant ses préparatifs de guerre et commençant secrètement sa mobilisation, le gouvernement allemand abusait l'Europe et cherchait à disloquer la Triple-Entente; mais sa duplicité a été rapidement percée à jour par les ambassadeurs. Il était convaincu, d'ailleurs, qu'il ne trouverait devant lui que la France et la Russie.

Comme l'a dit Gambetta, il y a une justice immanente qui frappe tôt ou tard les abus de la force et les violations du droit. La guerre déchaînée par l'Allemagne a pris des proportions qu'elle n'avait pas prévues, et l'espoir qu'elle avait fondé sur sa formidable préparation et sur son offensive perfide et foudroyante tombe de jour en jour devant les réalités de plus en plus menaçantes.

La voici aujourd'hui obligée à se livrer à un autre double jeu — juste retour de son hypocrisie — entre ces deux théâtres d'opération, dont elle avait cru mesurer à son profit les éléments militaires. Elle a pu, dans son premier élan, envahir et occuper la Belgique héroïque et quelques départements français du Nord; mais tous ses efforts se brisent, avec des sacrifices irréparables, contre le barrage formé par les alliés, tandis que, vers l'Est, elle contient pour un temps désormais limité les masses russes qui ne tarderont pas à pénétrer au cœur du royaume de Prusse. Les armées allemandes sont partagées entre les deux dangers, sous un commandement dont la stratégie est de plus en plus incertaine. Réduites par les énormes pertes qu'une tactique désespérée leur a imposées, elles perdent chaque jour leur valeur guerrière du début. Si elles sont capables de lutter encore pour la défense de l'empire et l'honneur allemand, elles ne peuvent que retarder l'heure fatale où, sous le double jeu diplomatique et militaire que l'Allemagne croyait infaillible, elles succomberont, laissant la *kultur* germanique en face des sanctions qu'elle s'est préparées.

Général X...

Nouvelles voies ferrées stratégiques entre Berlin et Cologne

ROTTERDAM, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* annonce que huit voies ferrées stratégiques supplémentaires sont posées entre Berlin et Cologne.

Espions autrichiens arrêtés en Italie

ROME, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Deux prêtres autrichiens ont été arrêtés à Udine, pour espionnage. On a trouvé sur eux des documents militaires concernant les garnisons et les forts, au nord de Sivadale.

Le canon tonne en Belgique, mais l'infanterie allemande n'attaque plus

Communiqués officiels du 1^{er} décembre 1914

15 HEURES. — En Belgique, canonnade assez vive pendant la journée du 30 novembre; aucune attaque de l'infanterie allemande.

L'ennemi a continué à montrer une assez grande activité au nord d'Arras.

Dans la région de l'Aisne, canonnade intermittente sur tout le front.

En Argonne, les combats continuent sans modifier la situation.

En Woëvre et dans les Vosges, rien à signaler.

23 HEURES. — En Belgique, l'infanterie allemande a essayé, sans succès, de sortir de ses tranchées au sud de Bixschoote.

Entre Béthune et Lens, à la suite d'une affaire assez chaude, nous avons enlevé le château et le parc de Vermelles.

En Argonne, nous avons avancé sensiblement dans le bois de la Grurie.

Sur le reste du front, rien à signaler.

• DERNIÈRE HEURE •

Le bluff allemand

Ils n'ont pas cent corps d'armée

Fidèle à sa méthode de bluff, le gouvernement allemand vient de faire savoir au monde qu'il a présentement en campagne 100 corps d'armée actifs ou de réserve.

Il convient donc de rectifier, ce qui est facile, cette information mensongère destinée à impressionner les neutres.

I. — La vérité sur les forces allemandes.

La réalité est la suivante :
1^o L'Allemagne disposait, au début de la guerre, de 25 corps 1/2 d'armée actifs, savoir : la garde prussienne, 21 corps prussiens, saxons, badois et wurtembergeois, 3 corps bavarois, 1 division de marine;
2^o De 21 corps de réserve, savoir : le corps de réserve de la Garde, 18 corps de réserve prussiens, saxons, badois ou wurtembergeois, 2 corps de réserve bavarois.

Depuis le début de la campagne, elle a constitué de nouvelles formations de réserve, savoir :

1^o 25 brigades « ersatz », c'est-à-dire 6 corps d'armée;
2^o 6 corps d'armée de réserve portant les numéros 22, 23, 24, 25, 26, 27.

Le total actuel des corps actifs allemands est donc de 25 1/2; le total des corps de réserve est de 33. 25 1/2 et 33 font 58 1/2.

II. — Répartition des forces allemandes entre la France et la Russie.

Les corps actifs engagés contre la France sont au nombre de 21 1/2.

Les corps de réserve engagés contre la France sont au nombre de 22 1/2.

Nous avons, en outre, en face de nous 33 brigades de landwehr, soit 3 corps de l'armée territoriale.

Le nombre total des forces allemandes, active, réserve et territoriale, qui opèrent sur le théâtre occidental, représente donc 52 corps d'armée.

Les corps actifs engagés contre la Russie sont au nombre de 14; les corps de réserve sont au nombre de 10 1/2.

A ces 14 corps s'ajoutent, d'une part, des brigades de landwehr, représentant environ 7 corps d'armée, d'autre part l'armée austro-hongroise.

Nous retrouvons donc, en totalisant le chiffre de 25 corps 1/2 d'armée active et de 33 corps de réserve engagés par l'Allemagne, tant contre la France que contre la Russie.

Enfin, de la Moselle à la frontière suisse, on trouve la valeur d'un corps de réserve et de 10 brigades de landwehr.

Face aux armées russes, l'Allemagne dispose de 4 armées ou détachements d'armée, dont la composition, qui a souvent varié au cours des opérations, était il y a dix jours la suivante :

La 8^e armée, général von Schubert, comprend un corps active, une division de réserve et la valeur de deux corps de landwehr.

Plus au sud, dans la région de Soldau-Thorn, trois corps de réserve et la valeur de trois corps de landwehr, et une division de landsturm.

Entre la Vistule et la Warta, trois corps active, trois corps 1/2 de réserve.

A la frontière silésienne, trois corps 1/2 de réserve, deux corps de landwehr.

Conclusion.

En résumé, l'Allemagne dispose actuellement :
1^o 25 corps 1/2 active, dont 21 1/2 contre la France, 4 contre la Russie ;

2^o De 33 corps de réserve, dont 22 contre la France, 10 1/2 contre la Russie.

On aboutit ainsi au chiffre total de 58 corps 1/2, tant active que réserve, engagés par l'Allemagne sur les deux théâtres d'opérations et non point 100 comme le prétend faussement le gouvernement allemand.

Si l'on tient compte des éléments territoriaux dont ne parlait pas la note officielle allemande (landwehr) on trouve 8 corps de landwehr engagés contre la France, 7 corps de landwehr engagés contre la Russie, et en tout sur les deux théâtres 30 divisions territoriales. (Communiqué officiel.)

Le tsar sur le théâtre de la guerre

PÉTROGRAD, 1^{er} décembre (Dépêche Havas). — Le tsar est parti à 10 heures, ce matin, pour le théâtre de la guerre.

Le plan allemand déjoué

PÉTROGRAD, 1^{er} décembre (Dépêche Havas). — Les critiques militaires des journaux constatent que les combats dans la région de Loviez ont révélé le nouveau plan allemand. Ce plan consiste à paralyser les forces russes du centre et à développer l'action des forces allemandes sur les deux ailes.

L'idée principale de cette opération, qui est de prendre pied ferme à Petrokoff, est toujours poursuivie par les Allemands avec une énergie tenace.

Les combats de Loviez montrent également la tentative faite par les Allemands pour aborder l'aile droite russe. Dans ce but l'ennemi ayant suspendu son offensive sur les autres points du front, concentre d'énormes contingents sur cette aile droite, où l'on prévoit une nouvelle bataille acharnée.

Le rôle de l'armée belge dans les Flandres

Le *Bulletin des Armées* publie la note suivante sur le rôle de l'armée belge dans la bataille des Flandres :

Certains de nos lecteurs belges nous ont exprimé le regret que l'article du *Bulletin* du 25 novembre sur la bataille des Flandres n'ait pas suffisamment précisé le rôle de l'armée belge. Cet article, à dire vrai, était destiné surtout à marquer le rôle des corps d'armée français qui ont pris part à cette bataille. Il ne nous en est pas moins aussi facile qu'agréable de répondre au vœu de nos alliés :

C'est le 30 septembre qu'avait commencé le siège d'Anvers. Le 9 octobre, la place succombait. Le 11, l'armée belge, appuyée par les fusiliers marins français et le détachement anglais Rawlinson, arrivait dans la région d'Ostende, de Dixmude et de Thourout. Du 12 au 15 octobre, l'armée belge se maintint dans cette région. Le 14 au soir, elle s'établit sur la ligne de l'Yser, de Nieuport à Dixmude, qu'elle tint jusqu'au 21, flanquée à Dixmude par nos marins, et repoussant avec vigueur, le 17 notamment, les attaques allemandes sur Nieuport. Mais, le 18, elle perdit Keyem et dut se replier le 27 sur la ligne du chemin de fer de Nieuport à Dixmude, où elle fixa désormais sa résistance. Ramscapele seul fut un moment perdu par elle. A partir du 24, une division, puis un corps d'armée français, s'établirent sur la ligne du chemin de fer et reprirent Ramscapele.

Le gros de l'armée belge, qui venait de soutenir une lutte ininterrompue de trois mois, fut alors reconstitué entre le chemin de fer et la route de Furnes à Poperinghe, tandis que l'artillerie et plusieurs régiments demeuraient en première ligne, participant à l'action des troupes françaises.

La brigade Meysers s'est particulièrement distinguée dans la belle défense de Dixmude, et le général en chef des armées françaises a chargé le général Foch d'aller porter à Calais au général Meysers, tombé malade, la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Peu de jours après, les six divisions belges au complet reprenaient leur place, prêtes à sceller de nouveau l'étroite fraternité d'armes établie dans les semaines précédentes entre elles et leurs alliés.

NOS LEADERS

En mineur

Une question se pose à l'heure actuelle : doit-on reprendre une sorte d'activité domestique, ne froissera-t-on pas cette France, en deuil de tant d'enfants ?

Les mots de représentation, de spectacle, évoquent, malgré nous, une idée d'exhibitions et de flonflons, et c'est certainement ce genre de plaisirs, qui n'ont rien d'artistique, que réprouve le public.

Mais il faut songer à tous ceux qui vivent en marge de l'agrément des autres : artistes inconnus, petit personnel, pauvres cigales qui grelottent dans la mansarde. Les fils, les frères sont à l'armée, tout comme les autres...

Il faut raisonner même quand, au premier abord, notre sensibilité se hérisse. Nous aspirons tous, plus ou moins consciemment, à ne fréquenter que des lieux où nous puissions, sans remords, évoquer ceux dont notre pensée ne peut se détacher et qui tombent là-bas. Nous serions offensés par des trivialités alors que chaque jour nous apporte de ces récits touchants qui ne sont pas inscrits à l'ordre du jour de l'armée, mais qui nous donnent l'occasion d'admirer ces humbles héros qui sont la gloire de notre pays.

Il faut faire revivre les chefs-d'œuvre qui honorent notre génie et n'offensent pas le goût; que la voix de nos artistes fasse un instant échapper à l'obsession qui pèse sur les villes... Il faut faire entendre de la musique berceuse. Il faut que toutes ces manifestations soient élaborées avec tact, progressivement, et que la vie artistique reprenne lentement, comme voilée : en mineur.

Une confusion s'est produite dans le public : on veut présenter comme « artistiques » des manifestations qu'il serait louable de supprimer, même en temps de paix. Mais a-t-on jamais trouvé à redire à ce que nos régiments, dont tant d'hommes ne reviendront pas, marchent aux sons de la musique ? Les funérailles solennelles des héros se déroulent depuis des temps immémoriaux parmi la pompe : lueurs de torches, fumées de parfums, couronnes ou théories de jeunes filles aux mains chargées de guirlandes. Tous ces rites n'ont jamais évoqué d'idées joyeuses, mais nous sont apparus comme consolants parce qu'il est doux d'honorer ceux que nous avons admirés.

De même que nous cherchons anxieusement dans les journaux « neutres » à découvrir des traces de défaillance chez nos ennemis, de même toute manifestation de reprise d'activité de notre part nous émeut comme une promesse. De l'autre côté de la frontière, on vit en pleine activité. Bien que leurs rangs soient plus éclaircis que les nôtres, théâtres, concerts, music-halls restent achalandés comme par bravade. N'imitez pas cette forme lourde, ce parti pris sans lendemain. Mais rouvrons, sans crainte, les temples de la musique et de la poésie.

Certaines pages symphoniques nous soulèvent au-dessus de nous-mêmes, comme le récit de nobles actions. N'est-ce pas le même besoin d'idéal qui nous attire vers un opéra, nous penche sur les feuillets d'un livre, nous fait tressaillir à l'envolée poétique ? Nous sentons que l'art peut nous enlever d'un grand coup d'aile, sans que nous éprouvions de remords à nous laisser distraire une heure. Mieux encore, certains spectacles obtiendront un succès plus vif, déchaîneront l'enthousiasme ou l'émotion en raison même de l'heure présente.

Que Félicia Litvinne chante à Paris la *Gloire de la France* ou l'*Hymne russe*, ainsi qu'elle va le faire, à Bordeaux, dans la cathédrale Saint-André, et le plus grand amphithéâtre ne sera pas assez vaste pour contenir ceux qui viendraient l'applaudir.

On imagine également quelle impression produiraient, dits avec la voix ardente d'une Bartet, des vers qui sembleraient un appel pathétique au monde dressé contre la brutalité oppressive d'un peuple :

Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
Que cent peuples unis des bouts de l'univers,
Passent pour la détruire et les monts et les mers !
Puissé-je, de mes yeux, y voir tomber ce foudre !

Personne ne trouvera déplacées les acclamations qui accueilleront ces vers à une heure où nous avons surtout besoin d'énergie et de patience, mais aussi du sain enthousiasme qui nous soulève un instant quand passe de la beauté,

Valentine Thomson.

Echos

La mode militaire : le pantalon.

Dans la trame et la chaîne du drap bleu, le tisseur, en faisant courir quelques fils blancs et quelques fils rouges, a obtenu une teinte neutre. Le pantalon rouge, le pantalon-cible, a vécu. On voit beaucoup de pantalons bleus sur le front. Et l'ancien, le garance, a déjà comme un petit air provincial...

Si la paix n'avait pas été troublée, nous assisterions encore aux discussions sans fin des commissions nommées par le ministère de la Guerre pour étudier la transformation de l'uniforme. Le canon a tonné : militaires, fonctionnaires, artistes et tailleurs sont tombés d'accord; ils ont sacrifié la culotte rouge et repoussé la culotte réséda préconisée par feu Bertheaux.

Plusieurs disaient : « Conservons le pantalon rouge; il s'est couvert de gloire ! »

Le pantalon rouge était-il à Fontenoy et à Austerlitz? Point. Il n'a fait son apparition qu'en 1828, deux ans avant les événements qui forcèrent Charles X à opérer une retraite excentrique.

Mais il fut à Magenta. A Sedan aussi, hélas !

Vieilles culottes.

Quelle est l'histoire du pantalon rouge ?

L'uniforme français, avant 1789, était blanc-gris. Le bleu fut la couleur des soldats de la Révolution.

Le pantalon rouge apparaît sous l'Empire. Deux régiments de hussards le portent. Lors des guerres d'Espagne, les paysans insurgés prirent souvent ces hussards pour des Anglais. Le portent également les aides de camp du maréchal Berthier, et l'un d'eux, Lejeune, lui dut la vie. Lejeune, qui devint général et mourut peintre d'histoire, accomplissait une mission lorsqu'il fut surpris par les guerilleros. Grâce à sa culotte, on le tint pour un officier du général Moore, alors en retraite sur La Corogne. Sinon, il eût enduré d'épouvantables supplices.

Quelle fut la cause qui fit adopter le pantalon rouge en 1828 ? Une cause exclusivement économique.

A cette époque, la couleur bleue s'obtenait à l'aide de l'indigo. Mais l'indigo, produit d'outre-mer, coûtait très cher. Déjà, en 1806, Napoléon avait tenté une économie notable, une économie forcée d'ailleurs — la mer, comme aujourd'hui, appartenait aux Anglais — en habillant ses soldats d'Éna de blanc-gris. Il renouça bientôt à cette teinte.

Mais, à la fin de l'Empire, la garance s'acclimata dans la région limitée par le Rhône et la Durance, et le gouvernement décida, afin d'encourager cette culture, de teindre désormais en rouge les pantalons militaires.

Vive le pantalon bleu !

Depuis une quarantaine d'années, malheureusement pour les propriétaires vauclusiens, la garance a été supplantée par l'alizarine, produit chimique tiré de la houille par l'intermédiaire du phénol. Malgré ce progrès, l'administration militaire observait rigoureusement la consigne de respecter le pantalon rouge, sa légende de gloire, ses souvenirs nationaux. La guerre a rompu la tradition.

Pour les Anglais, l'uniforme rouge évoquait réellement d'illustres souvenirs. Cependant, ils n'ont pas hésité à supprimer cette couleur par trop visible. Ils l'ont même supprimée totalement dans leurs uniformes, depuis peu il est vrai. Le temps n'est pas si lointain où l'argot londonien désignait les soldats britanniques par le nom de *red jackets*.

L'esprit de Gavroche donnera un sobriquet à la nouvelle culotte française. Le pantalon rouge est mort; vive le pantalon bleu ! Pouvait-il souhaiter de plus sensationnels débuts ?

Pour les blessés.

Les Concerts dominicaux donnés au Casino de Monte-Carlo au bénéfice des œuvres d'hospitalisation des blessés militaires attirent un public de plus en plus nombreux et leurs recettes importantes participent immédiatement à soulager bien des souffrances.

Dimanche dernier, l'orchestre, sous la direction de M. Léon Jehin, a exécuté des œuvres de musiciens français, anglais et belges, qui reprennent ainsi aux programmes la large place qui leur est due.

Le public a chaleureusement applaudi la virtuosité et le charme de Mlle Juliette Thévenet, harpiste, et acclamé M. Marcel Journet, qui a magnifiquement chanté la *Marseillaise*, dont le refrain fut repris par les chœurs avec un élan superbe.

Vanité des vanités...

Dans un groupe, près du palais Mazarin, Maurice Barrès annonce qu'il a pu obtenir, de l'Académie, un secours de douze cents francs en faveur de la veuve de Charles Péguy.

— Péguy, fait l'un des auditeurs, parfaitement inconnu d'ailleurs, Péguy ?... Qu'est-ce qu'il faisait ?

L'immortel s'étonne :

— Vous n'avez jamais entendu parler des *Cahiers de la Quinzaine* ?

— Ah ! les cahiers... Il tenait les cahiers de l'Académie ?

Maurice Barrès n'en voulut pas entendre davantage. Il s'en fut, méditatif.

MICROMÉGAS.

Notre photographie du généralissime

Nous publions en première page la photographie du général Joffre, prise par notre collaborateur Robert Caudrilliers au grand quartier général dans les circonstances qu'il a lui-même exposées hier à nos lecteurs. Mais ce qu'il ne leur a pas dit, c'est l'émotion à laquelle il était en proie au moment où « le grand chef », ayant consenti, à sa demande, à poser devant son objectif, se campa devant lui, nu-tête, en le fixant de son regard énergique. Notre confrère Auguste Avril a relaté dans le *Figaro* cette scène-express, que nous nous faisons un plaisir de reproduire d'après lui :

Ici une scène tout à fait jolie. Un de nos jeunes camarades peut mettre son appareil en batterie. Il est vivement ému, sa main tremble un peu et il lui est momentanément impossible de fixer l'objectif.

Le général Joffre lui dit en souriant :

— La reine des Belges a été plus prompte que vous.

Mais c'est fait. Notre confrère a surmonté son émotion, et il a fixé pour la postérité les traits de celui qui conduisit la France à la victoire.

Voilà comment a été prise cette photographie si impressionnante, où l'on voit le généralissime, en simple dolman noir, sans aucune décoration, debout devant une carte de la frontière russe, et personnifiant la ferme résolution et la mâle confiance que, grâce à lui, toute la France éprouve aujourd'hui.

En Alsace

I. — Dans les contrées qu'ils occupent encore : C'est le régime de la terreur.

GENÈVE, 30 novembre (De notre correspondant particulier). — Il paraît, d'après le *Démocrate*, que les autorités militaires allemandes ont fait apposer, dans les villages de la Haute-Alsace, de grandes affiches rouges, sur les murs des édifices communaux pour prévenir les populations qu'il leur est formellement interdit de posséder, de lire et de répandre des journaux étrangers.

Il est également défendu d'abriter et de donner des soins à des soldats français, blessés ou malades, sans l'autorisation des autorités militaires. Ceux qui ne se conformeraient pas à ces ordres s'exposent à des peines rigoureuses.

De plus, les personnes qui seront reconnues coupables d'avoir reçu chez elles des espions agissant contre l'Allemagne subiront la punition réservée aux traîtres.

II. — Dans les régions redevenues françaises : Le général Joffre apporte le « baiser de la France ».

Le *Bulletin des armées* publie le récit d'une visite que le général Joffre fit récemment dans la région de l'Alsace redevenue française par l'occupation de nos troupes.

Un poste de réservistes présente les armes devant la mairie; le général y pénètre; il est reçu par quelques braves gens que lui présentent nos officiers.

C'est à eux que l'arrondissement doit d'avoir vécu depuis le mois d'août; industriels, commerçants ils ont de leur poche et de leur crédit remplacé le budget.

Le général leur tend les mains, les remercie et, sans apprêt, il dit à ces Alsaciens les paroles de confiance et de bienvenue de la France qui arrive :

Notre retour est définitif, vous êtes Français pour toujours; la France vous apporte, avec les libertés qu'elle a toujours représentées, le respect de vos libertés, à vous, des libertés alsaciennes, de vos traditions, de vos convictions, de vos mœurs.

Je suis la France; vous êtes l'Alsace. Je vous apporte le baiser de la France.

C'est une minute d'émotion poignante.

Un des Alsaciens présents répond d'une voix qui tremble :

Nous avons subi pendant près de cinquante ans toutes les tristesses, toutes les humiliations. On nous a meurtris, blessés, martyrisés, au nom d'une civilisation qu'on prétendait supérieure à la nôtre, alors que nous savions bien que c'était le contraire de la vérité. Vous voilà, mon général, vous pouvez compter sur nous entièrement, absolument.

Un nouveau serrement de mains, et la commission consultative — c'est ainsi qu'on nomme jusqu'à nouvel ordre cette assemblée de bons citoyens — se remet au travail avec les officiers français chargés d'administrer l'arrondissement de Thann.

Le général en chef sort de la mairie. En un instant informés, sont venus sur la place vieilles gens, femmes, enfants, qui crient : « Vive la France ! Vive l'Alsace française ! »

La bataille de Lodz continue avec acharnement

LONDRES, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Le correspondant du Times à Pétrograd télégraphie l'exposé suivant de la bataille russo-allemande entre la Vistule et la Wartha :

« La masse de l'armée allemande est disposée sur un front principal d'une étendue de cent milles qui, partant de Lieradz et passant juste à l'ouest de Lodz et de Lowicz, fait une large courbe.

» Au centre environ de cette courbe, l'armée allemande occupe un front subsidiaire qui va, sur une distance de quinze milles, presque droit vers le sud, en traversant Brzeniny et Buszyn.

» Entre Lodz et Lowicz, les Russes qui combattent la gauche allemande ont livré assaut à Lobola et avancé pour attaquer les positions retranchées à Leczyca, juste en arrière de la principale ligne allemande.

» La bataille n'est pas encore terminée. »

Les Allemands combattent dans des conditions défavorables.

LONDRES, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Le correspondant du Morning Post à Pétrograd télégraphie :

« La confiance reste absolue dans le résultat de la grande bataille ; mais on reconnaît que les troupes russes auront à faire un effort sérieux avant de pouvoir s'emparer des retranchements allemands, qui sont extrêmement forts. »

Le correspondant insiste toutefois sur le fait que les Allemands combattent dans des conditions défavorables.

L'avance russe dans les Karpathes

PÉTROGRAD, 30 novembre. — Communiqué du grand état-major. — Des combats obstinés continuent dans la direction de Lovicz.

La tentative allemande d'avancer dans la région de Szerzow a été repoussée avec de grandes pertes pour l'ennemi. Sur le reste du front, sur la rive gauche de la Vistule, il y a eu, le 29 novembre, qu'une simple canonnade.

Les troupes russes, après un combat de dix jours, se sont emparées, le 23 novembre, des positions autrichiennes qui protégeaient les passages des Karpathes, sur une étendue de cinquante verstes, depuis Koneczna, au nord de Bartfeld, au-dessus de Jidowsk et de Jindranown, jusqu'à Szuko, au sud de Mezo-Laborez. Elles y ont pris des canons et des mitrailleuses et y ont fait un grand nombre de prisonniers.

Durant la première moitié du mois de novembre, nous avons pris au total 50.000 soldats et 600 officiers austro-hongrois.

A Plock, les troupes russes se sont emparées de quatre embarcations chargées de matériel et de munitions.

En Prusse orientale, de petits engagements continuent à être livrés.

La coopération anglo-française dans les combats autour d'Ypres

L'ambassade britannique a reçu le télégramme suivant du Foreign Office, daté du 30 novembre :

Dans une récente dépêche, sir John French dit que le courage et la ténacité des troupes anglaises dans des circonstances sans pareilles est au-dessus de tout éloge. Leur défense acharnée d'Ypres, en face de terribles éventualités, restera comme un des plus grands événements militaires des temps modernes. Les régiments territoriaux engagés ont fait preuve de qualités qui justifient les hauts espoirs qu'on avait mis en eux. Les troupes hindoues se sont adaptées merveilleusement à leur tâche, et, par leur esprit de ruse, ont souvent mis aux abois des forces ennemies supérieures.

La coopération des Anglais et des Français témoigne la mutuelle bonne volonté existant entre les deux armées.

Un député proposé pour la médaille militaire

Parmi les inscriptions au tableau spécial de la médaille militaire, nous relevons la suivante :

Magnot, sergent au 44^e rég. territorial, commandant un groupe d'éclaireurs volontaires (a dirigé plus de cinquante patrouilles, fournissant d'une façon constante, au milieu des plus grands dangers, les renseignements les plus précieux sur la situation ennemie ; le 6 novembre, grâce à sa connaissance parfaite du terrain, a guidé, au milieu d'une brume épaisse les bataillons chargés de l'enlèvement de plusieurs villages et a été pour beaucoup dans le succès de cette opération de surprise, qui ne nous a coûté que trois hommes blessés ; sous-officier remarquable par sa cranerie personnelle et l'ascendant qu'il a su conquérir sur ses hommes).

Le sergent Magnot est l'ancien sous-secrétaire d'Etat au ministère de la Guerre.

Les armées serbes enregistrent de nouveaux succès

NICH, 30 novembre (Dépêche Havas). — Le 27 novembre, l'ennemi a dirigé des attaques violentes sur le front Maljen-rivière de Ljig-Lazarevatz. Ces attaques ont été particulièrement acharnées contre nos positions établies dans les villages de Goukoche et Doudovatz. L'ennemi a été repoussé sur tout le front. Par trois fois il nous a attaqués à Goukoche et chaque fois il a été repoussé. Nos troupes, passant ensuite à des contre-attaques, ont rejeté l'ennemi vers la rivière Ljig. Les attaques dans la région de Doudovatz avaient commencé le 20 au soir et, à ce moment, l'ennemi avait réussi à occuper un point de la rive droite de la Ljig. Le 27, nos troupes, contre-attaquant, ont défilé l'ennemi et l'ont rejeté au delà de la rivière. Nous avons fait 3 officiers et 589 soldats prisonniers.

Sur les positions occupées par l'ennemi sur la rive droite de la Ljig, on a trouvé 600 morts ou blessés autrichiens.

Vers Lazarevatz, l'ennemi a tenté une attaque contre la hauteur de Stoublichka, mais nos troupes l'ont repoussé et lui ont pris 6 officiers et 267 soldats.

Au cours de petits engagements vers Obrenovatz, sur la rive droite de la Koloubra, nous avons fait 75 soldats prisonniers.

Pendant cette journée du 27 novembre, nous avons fait, sur tous les points du front où ont eu lieu des engagements, un total de 20 officiers et 1.500 soldats prisonniers.

Les hostilités austro-monténégrines

Le communiqué officiel de Cettigné rapporte qu'un corps autrichien de 10.000 hommes a été repoussé avec de grandes pertes à Visegrad. (Communiqué du Foreign office de Londres.)

Le roi d'Angleterre en France

LONDRES, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Le bureau de la presse annonce que le roi est parti hier soir pour la France, afin de visiter le quartier général des forces expéditionnaires.

Il est accompagné par lord Stanfordham, membre du Conseil privé, et par le major Wigram, son écuyer.

Les menées allemandes dans les provinces baltiques de la Russie

PÉTROGRAD, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Le *Novoié Vremia* publie une série d'articles sur l'activité des Allemands dans les provinces baltiques de la Russie. Ce journal donne d'intéressants détails sur le rôle du « Verein zur Erhaltung des deutschen Grossgrundbesitzes ». Lorsqu'un propriétaire allemand est ruiné et que ses terres courent le risque de tomber aux mains des Russes, cette société les rachète. Elle est parvenue même peu à peu à augmenter la superficie des domaines allemands. Les Lettons (population autochtone de ces régions) n'arrivent à acquérir des terres que par l'intermédiaire des Allemands traités à la cause commune, qui sont d'ailleurs bientôt punis par le mépris de leurs compatriotes.

En Esthonie, on a trouvé certaines plates-formes de tennis singulièrement solides et certaines tours métalliques qui, en cas d'invasion allemande, auraient formé d'excellents points de repère pour l'artillerie.

Pour empêcher la démoralisation en Allemagne

BALE, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Des personnalités suisses dignes de confiance, qui rentrent d'Allemagne, rapportent que les autorités font les plus grands efforts pour empêcher la population de se laisser démoraliser.

Dans plusieurs des villes où ces personnes ont passé, notamment à Strasbourg et à Cassel, il est interdit de porter le deuil des soldats tués à l'ennemi. Les théâtres sont à dessein restés ouverts et il est recommandé aux fonctionnaires de les fréquenter.

Arrestation de deux prisonniers allemands évadés

RENNES, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Deux prisonniers allemands, dont un aspirant, qui étaient détenus dans l'ancienne abbaye de Montfort et s'étaient évadés depuis dimanche, ont été rejoints, 20 kilomètres plus loin, par un garde champêtre, qui dut les menacer de son revolver pour les arrêter.

Tous deux avaient des habits civils dont ils ont refusé d'indiquer la provenance.

L'aspirant était porteur d'un couteau et d'un poignard. Les évadés parlaient correctement le français ; ils espéraient, ont-ils dit, rejoindre l'armée allemande aux environs de Paris.

Un hommage du kronprinz au général Joffre et à l'armée française

LONDRES, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Le prince héritier allemand, désireux de modifier l'opinion américaine sur la guerre et sur son propre compte, a fait appeler M. Karl von Wiegand, correspondant à Berlin de l'agence de nouvelles « United Press of America ».

L'interview, datée du quartier général de l'armée du prince héritier en France, *via* Namur, Aix-la-Chapelle et La Haye, a été reçue le 30 novembre.

Le kronprinz déclare que la guerre actuelle est stupide et déraisonnable. Elle n'était pas nécessaire, dit-il, et elle ne fut pas voulue par l'Allemagne. Dans tout le pays, du plus humble au plus puissant, on se rend compte que l'Allemagne combat pour son existence. Tous sont convaincus que la guerre n'a pas d'autre but que l'écrasement de l'Allemagne.

Le kronprinz reconnaît que le monde presque entier est contre l'Allemagne, et il attribue cet état de choses en grande partie à l'Angleterre, « qui contrôle les communications de presse » et aussi à l'erreur commise par l'Allemagne de n'avoir pas apprécié le rôle important joué par la presse dans la politique mondiale.

Le prince nie avoir volé et permis à ses soldats de piller des demeures françaises ; il nie également être partisan de la guerre. Il prétend qu'un parti militaire n'existe pas en Allemagne et que le militarisme serait un mot employé par l'Angleterre pour effrayer et soulever le monde contre l'Allemagne.

Le kronprinz fait ensuite un éloge de la bravoure du soldat français, bravoure qui n'est dépassée par aucun autre soldat.

Le soldat français, dit-il, se bat magnifiquement. Individuellement, il est égal aux troupes allemandes en intelligence. Il est parfois plus vif, plus agile, mais meilleur dans les combats défensifs.

Il manque cependant d'endurance et de détermination lorsqu'il prend part à l'assaut de positions ou à des mouvements offensifs.

Le kronprinz ajoute que les événements ont démontré que « le commandant en chef de l'armée française est des plus capables et qu'il est l'objet de l'admiration de tous ».

Conseil de Cabinet

BORDEAUX, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Les ministres se sont réunis en Conseil de cabinet, ce matin, de 9 h. 30 à 11 h. 30, sous la présidence de M. Briand.

Tous les ministres, excepté le président du Conseil, assistaient à la délibération.

MM. Millerand et Delcassé ont entretenu leurs collègues de la situation militaire et diplomatique.

La participation des territoriaux aux opérations militaires

On a posé de divers côtés la question de savoir si, dans la guerre actuelle, les territoriaux français participent aux opérations dans une mesure égale, supérieure ou inférieure aux territoriaux allemands. A cette question, la réponse est facile. En droit, tous les territoriaux français astreints exactement aux mêmes obligations que les réservistes peuvent être envoyés sur le front ; en fait, une partie seulement de nos divisions territoriales est actuellement dans les tranchées ; les autres assurent la garde du territoire et des places fortes.

Le nombre des divisions territoriales françaises sur le front est très sensiblement inférieur à celui des divisions territoriales que l'Allemagne a dû envoyer en première ligne. Le nombre de celles-ci (landwehr) est de trente, dont seize envoyées contre la France et quatorze contre la Russie.

L'Allemagne a même engagé sur le front d'assez nombreuses formations de landsturm, c'est-à-dire des hommes plus âgés que les territoriaux français.

Mouvements de troupes en Belgique

AMSTERDAM, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Une dépêche de Gand au *Tyd* dit qu'un grand nombre de troupes allemandes ont traversé Gand, se rendant dans la direction d'Ypres.

D'autres troupes qui occupaient des positions le long de l'Yser sont parties pour Ypres, *via* Thiel, et ont été remplacées sur l'Yser par des fusiliers marins.

Mort du cardinal Dubillard

CHAMBERY, 1^{er} décembre (Dépêche de l'Information). — Le cardinal Dubillard, archevêque de Chambéry, ancien évêque de Quimper, est décédé, ce matin, après une longue et douloureuse maladie.

La Presse Française et Étrangère

Un combat de géants

C'est la bataille de Lodz, dont Ludovic Naudeau décrit, dans le *Journal*, les principales phases, en un fort bel article, dont nous ne résistons pas au plaisir de citer les dernières lignes :

La bataille continue, inexorable. Allez donc, dans cet ensemble gigantesque, dans cet enchevêtrement d'armées entremêlées, rechercher l'anecdote, l'historiette, l'épisode singulier ? Ne voyez-vous pas que l'héroïsme individuel se perd, demeure anonyme dans ce titanique effort collectif ? L'anecdote, elle est partout et nulle part. Chaque motte de terre est habillée de pourpre. Les ruisseaux ont la jolie couleur du vin. Chaque village raconte d'extraordinaires histoires en gesticulant de toutes ses flammes. Le ciel est en folie, l'horizon hurle à la mort et l'infâme brin d'herbe a le pied dans le sang. Il n'est pas une baïonnette qui n'ait vu des choses terribles, pas une botte qui ne soit épiquée, pas un paysan de la contrée qui n'ait pas été témoin de péripéties fantastiques. Dans ces gigantesques symphonies en rouge, dans ces monstrueuses collisions, une voix particulière ne se fait pas plus entendre que ne se fait distinguer une vague parmi toutes les vagues de l'Océan.

Demain

M. Charles Bos exprime, dans la *France*, l'opinion que non seulement le succès final est certain, mais que « nous avons même toutes sortes de raisons d'espérer qu'il est assez prochain ». Quand il jugera qu'il a assez grignolé l'adversaire, le généralissime se jettera sur lui pour « l'avaloir d'un seul coup ».

Tout fait prévoir que la guerre va changer d'aspect. Une offensive hardie préparée savamment, sera prise de ce côté comme du côté russe. Les Allemands connaissent déjà à l'est les horreurs de l'invasion. Ils ne tarderont pas à les souffrir à l'ouest. Si la poursuite est bien menée — et j'en suis tout à fait persuadé — on ne leur laissera pas le temps de se retrancher sur de nouvelles lignes. Et lorsque nous les aurons ramenés jusqu'au Rhin, comme je ne pense pas que l'âme allemande soit aussi bien organisée pour la défaite que pour la victoire, nous les verrons se jeter à terre, lever les bras, demander « pardon, Kamarade », accepter les dures conditions des alliés. L'Allemagne aura vécu pour faire place aux anciennes Allemagnes.

Le Gibraltar allemand

Du *Figaro* :

Il paraît que c'est Calais que les Allemands désignent — désignent peut-être plus exact — par cette hardie métaphore. Du moins, d'ingénieux fabricants, suivant assurément des instructions venues de haut, avaient-ils pris soin de faire confectionner des cartes postales où cette mention figurait en toutes lettres. Sur des prisonniers capturés par des troupes indiennes, on en découvrit de nombreux exemplaires. Au recto, une vue de la ville ; au verso, une brève histoire de la cité, rédigée par quelque docte professeur, pangermaniste de bonne marque puisqu'il terminait son memento par cette phrase imprimée en gros caractère : « En avant vers le Gibraltar allemand ! »

L'inutile boniment

A propos de l'interview accordé par le kronprinz à M. Karl von Wiegand, correspondant à Berlin de l'*United Press of America*, Alceste écrit dans la *Presse* :

« A la vérité, nos ennemis cherchent par tous les moyens à endormir la juste colère française ; ils ont cette idée, d'ailleurs absolument fautive, que, sans l'Angleterre, nous n'irions pas « jusqu'au bout » et que, s'ils parvenaient à nous endormir, nos alliés britanniques seraient amenés à composition. N'ayant pu nous avoir par la force, les Allemands essaient le charme de leurs sourires. Mais ça ne prendra pas ! »

Un exemple à suivre

Au sujet de la visite aux armées des représentants de la grande presse parisienne, M. Jean Moro écrit dans le *Petit Niçois* :

Dans la très heureuse et louable pensée de renseigner exactement le public, le gouvernement a admis la presse à visiter le front. Les nouvelles que publient les journaux reconforteront tout le pays et dissiperont les seules inquiétudes qui demeuraient.

« Le moral de mes hommes, a dit un officier, chef de détachement, est parfait. Ils ne cherchent pas à s'étourdir, ils sont braves comme il convient de l'être, sans fanfaronnade, et je peux tout obtenir d'eux. Ils sont bien ravitaillés, ils ne manquent de rien et ne se plaignent pas. »

Tout cela est excellent. Nos enfants sont bien nourris, ils se portent à souhait. Ils sont vaillants et contents. Pourquoi ne le serions-nous pas aussi !

Les événements peuvent marcher à leur guise, ou plutôt au métronome du chef éminent qui les dirige avec tant de bonheur. Nous ne nous plaignons plus de leur lenteur, dut-elle prolonger la durée de la guerre. Et de quel droit récriminerions-nous, quand ceux qui

sont là-bas, sous la pluie, dans le froid, sous la mitraille, ne murmurent pas et s'accommodent avec tant de bonne humeur de cette vie épouvantable. Modelons nos âmes sur leurs âmes. Soyons comme eux, calmes et forts.

La France était moralement prête

Voici la conclusion des réflexions qu'inspire au *Temps* la lecture du Livre Jaune :

L'histoire portera sans présomption ce jugement : la France s'est sauvée elle-même. Avec une merveilleuse promptitude du sens national, elle a compris la leçon des choses et saisi les obscures menaces qu'on se refusait à voir.

De désastreux scrupules voulaient la ménager et doutaient de sa ténacité et de sa résolution pour un combat de vie ou de mort. Elle sentait sa force. Elle a trouvé elle-même les voies de son salut et de sa renaissance. Aucun parti, aucun homme n'aura à revendiquer les victoires et le succès. C'est la foule, c'est le peuple, soldat national, paysan, bourgeois, ouvrier, c'est le « tout le monde qui a plus d'esprit que Voltaire » et plus d'héroïsme que Bayard qui aura vaincu, sauvé le pays et son avenir. Telles sont les méditations que provoque la lecture saisissante des documents réunis dans le chapitre des « avertissements » de notre Livre Jaune, si riche en preuves et en enseignements.

Le bouc émissaire

Commentant la disgrâce de trois ambassadeurs qui représentaient l'Allemagne à Pétersbourg, à Londres et à Paris, M. Jean Bernard écrit dans le *Phare de la Loire* :

C'est le prince Lichnowsky qui avait persuadé à l'empereur que l'Angleterre ne se départirait pas de sa neutralité, assurant qu'on pourrait violer la Belgique et écraser la France en toute sécurité, la Grande-Bretagne étant bien trop occupée à surveiller les troubles d'Irlande et ceux du Cap où les agents allemands étaient occupés — et il le savait — à préparer l'insurrection des Boërs.

Quand il reçut ses passeports, le prince Lichnowsky racontait à un de ses collègues à Londres qu'il prévoyait sa disgrâce.

— Vous verrez, lui disait-il, que je vais être le bouc émissaire. J'ai eu le tort, il y a deux mois, d'envoyer un rapport à l'empereur au sujet de la situation irlandaise, et je lui ai déclaré que la guerre civile était inévitable en Irlande. Tout le monde peut se tromper.

Deux mois avant la guerre, le kaiser, qui se préparait déjà à la guerre, s'informait pour savoir si l'Angleterre serait suffisamment occupée chez elle pour n'avoir pas à intervenir ailleurs. Son ambassadeur l'entretenait dans cette espérance qui était une illusion.

La guerre sur mer

M. Jean Claudius constate, dans la *Petite Gironde*, que la supériorité de l'organisation minutieuse sur toutes les mers du globe de l'action navale allemande s'affirme tous les jours.

Le mystère du ravitaillement des croiseurs s'explique peu à peu par un ensemble de dispositions de détail prises de longue main. Des bases étaient préparées dans des îles non fréquentées, comme les Galapagos dans l'Atlantique, comme Juan-Fernandez dans le Pacifique. Plusieurs de ces bases restent sans doute encore insoupçonnées. Un véritable service de ravitaillement était organisé par des vapeurs allemands et neutres, comme on en a la preuve au Chili avec la Compagnie « Kosmos ». Il convient de noter à cet égard que les délinquants de contrebande de guerre ne peuvent pas, dans l'état actuel de la législation internationale, être saisis à leur voyage de retour. Le flagrant délit, seul, forme le délit.

Peu à peu la reconnaissance et la destruction de ce vaste ensemble progressent. C'est une tâche malaisée. Il y a des ramifications difficiles à saisir.

La coopération franco-anglaise

Le correspondant militaire du *Times* l'apprecie en ces termes :

Les luttes soutenues par l'armée britannique dans la région d'Ypres et d'Armentières, que relate la dépêche du général French, constituent un « record d'héroïsme ». Hétons-nous de reconnaître que le général French a reçu l'appui incessant de ses camarades français.

Les généraux français actuellement en campagne sont une « bande de frères » ; ils ont répondu à chacun de nos appels sans hésitation et très loyalement. L'audace, la ténacité et l'enthousiasme déployés par les alliés sont au-dessus de tout éloge.

Les généraux d'Urbel, Maunoury et Castelnau ont prouvé qu'ils étaient de véritables héros. Avec de semblables chefs et de telles troupes invincibles, le succès est assuré.

La censure allemande

De l'*Echo Belge* (publié en Hollande) :

Les journaux d'Anvers, qui ont accepté de reparaître sous le contrôle de l'autorité allemande, sont tenus de ne pas laisser de blancs dans leurs différentes éditions. Nous en avons cherché le motif. Il nous a été précisément fourni par une personne qui tenait le renseignement de source officielle. Si les journaux laissaient des blancs, le public comprendrait aussitôt qu'ils sont soumis à la censure. Or l'autorité ne veut pas que les Anversois (ce n'est vraiment pas faire honneur à leur perspicacité !) s'aperçoivent que la censure contrôle les « *Tydingen* » et autres publications. « Il ne faut pas que le public se doute de rien. » Telle fut la phrase tombée de la bouche de ce personnage officiel.

La Guerre anecdotique

Le prince de Galles sur le front

De la *France de Demain* :

Le prince de Galles mène une vie très active sur le front. Il semble prendre un vrai plaisir à conduire lui-même son automobile, et le général French est forcé de le faire surveiller pour l'empêcher de commettre des imprudences trop graves.

Il y a quelques jours, se promenant avec trois officiers dans son auto, il prit un chemin de traverse, sous prétexte de couper au plus court, et s'égarait à portée des lignes allemandes.

Heureusement, il put parvenir au quartier général d'un corps anglais voisin, dont le commandant lui prêta son chauffeur pour revenir sur ses pas.

Arrivé près de sa destination, il apprit que le chauffeur devait faire 8 kilomètres à pied pour rentrer.

Immédiatement, il fit demi-tour, reconduisit le chauffeur et revint seul au quartier général du maréchal French.

Ces légers incidents inquiètent son entourage, et il a déjà été menacé d'être renvoyé en Angleterre, ce dont il ne veut entendre parler à aucun prix.

Une belle prise

De l'*Eclair* :

Un soldat nommé Fourreau, du 60^e régiment d'infanterie, après avoir été blessé, vient d'arriver à Pontalier, en congé de convalescence, ayant accompli un beau fait d'armes. Il était prisonnier et entouré de cinq Allemands, dont un factionnaire armé qui le gardait. Il s'aperçut à un certain moment que les quatre Allemands étaient occupés et que seul le factionnaire le surveillait. Il se précipita sur la sentinelle, lui prit son fusil et mit en joue ses gardiens, en leur disant de filer devant lui... C'est ainsi qu'il a ramené dans les lignes françaises cinq Boches, dont un tout armé, avec fusil, cartouches, sac, tente individuelle, gants, souliers de repos, bétel, livret.

Ce trophée est exposé à une vitrine. Il a eu un succès de curiosité peu banal.

Pour la France

De la *Liberté* :

Cette guerre de tranchées a permis de faire sortir de nos arsenaux un matériel que l'on croyait pour toujours condamné à la retraite. On a amené à certains endroits sur le front des canons de 90, qui sont moins rapides que notre brillant 75, mais qui lancent d'une façon suffisamment précise des obus contenant un peu plus d'explosif. On a ressorti aussi les anciens mortiers en bronze de Sébastopol, les fameux « crapauds » qui lancent à environ 500 mètres une bombe ronde.

Mais, avant de se servir de ces mortiers, on dut faire des essais. On bourra donc — en présence du général commandant l'artillerie — un de ces mortiers, et l'on fit partir le coup. Le coup rata, et, au lieu de faire un nouvel essai, il était nécessaire de noyer la poudre, pour éviter que le coup partit pendant le débouillage.

Le maréchal des logis qui commandait la manœuvre, ne trouvant pas d'eau à portée de la main pour noyer la poudre, prit son bidon et versa du vin dans le trou du mortier. Le général lui en ayant fait l'observation : « Mon général, répondit-il sans s'arrêter, pour la France, on peut bien mettre du vin. »

Chiromancie

De l'*Intransigeant* :

Au printemps dernier, une des plus notoires chiromanciennes de Paris, habituée aux états et, si l'on peut dire, aux mains couronnées, vit entrer chez elle une dame de grande allure et de geste impérial. Ne disons pas impérial.

La visiteuse tendit sa main nue à la prophétesse, qui lut dedans les signes du pouvoir, une parenté glorieuse, un geste qui bientôt bouleverserait le monde, une folie, une catastrophe, une guerre peut-être, la déraison et la mort.

— Et tous ces drames seraient prochains ?

— Dans quelques mois... dans quelques jours...

— La grande dame sourit, laissa son obole et dit au moment de partir :

— Il ne peut s'agir là que de mon frère... mais il s'apprête à une croisière en Méditerranée et non à des batailles... il ne veut pas se battre... vous ne savez pas très bien lire...

— Et elle expliqua :

— Mon frère est l'empereur d'Allemagne

Un joli mot

Du *Matin* :

Dans la bataille de la Marne, Huiron fut un des villages qui souffrirent le plus. On visite ses ruines.

Un Anglais découvre un culot d'obus, plein de terre. — Voulez-vous que je le nettoie ? demande un gamin, s'offrant.

— Jamais de la vie ; la terre française, c'est trop précieux.

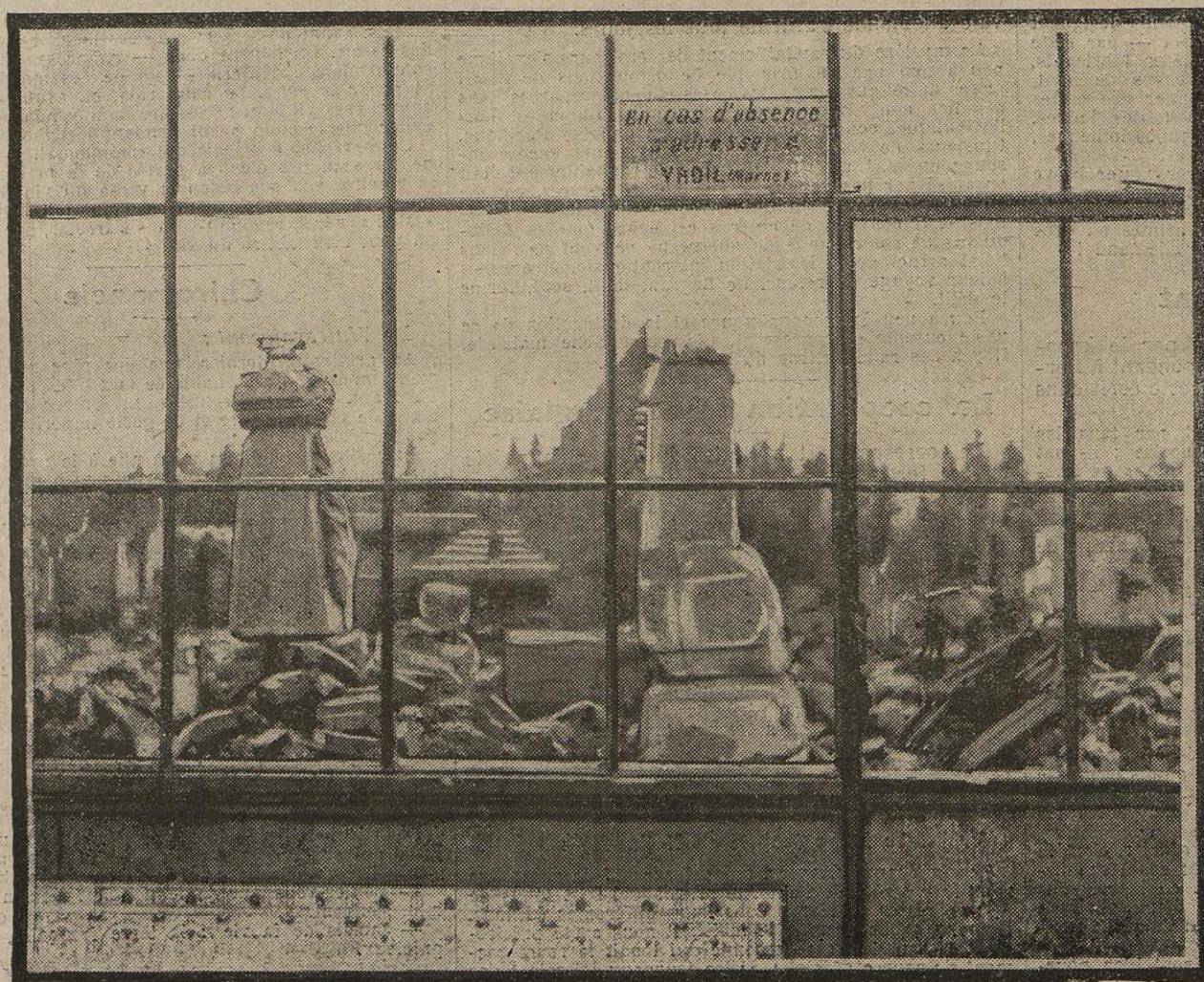
Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.

L'ŒUVRE DES BARBARES : LES RUINES DE SERMAIZE-LES-BAINS



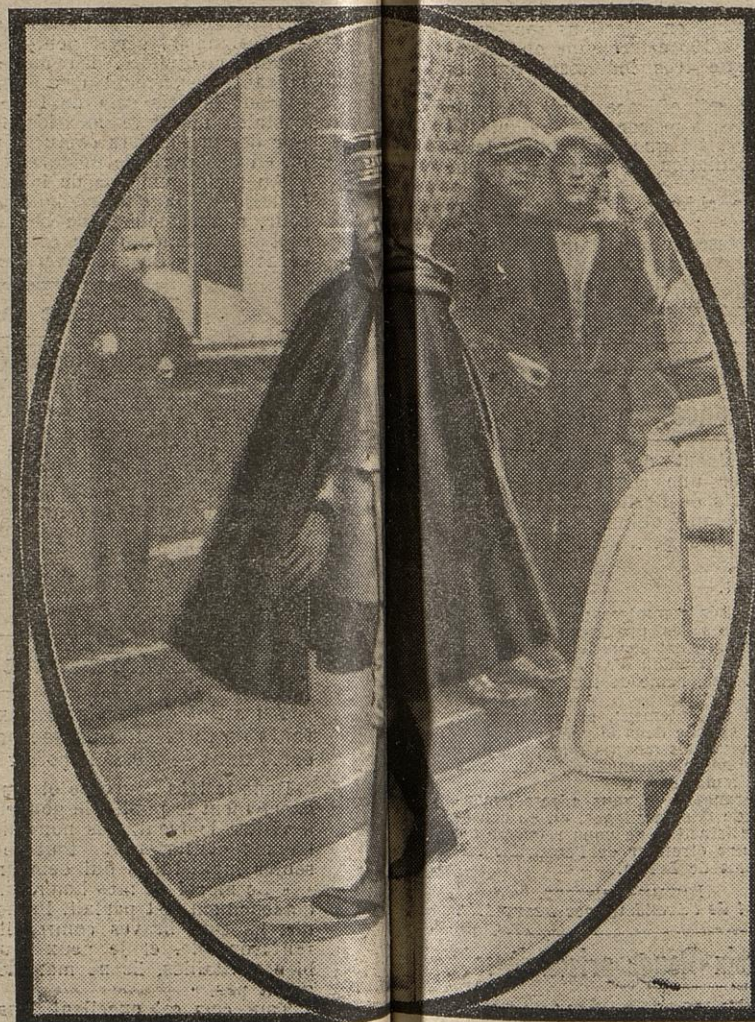
Sermaize-les-Bains n'est plus aujourd'hui qu'un champ de ruines. Là encore, la même fureur de destruction si chère aux Allemands fait son œuvre. Le château, l'église, la plupart des habitations ont été les victimes de ces barbares, qui durent fuir devant nos soldats.

"En cas d'absence s'adresser à....."



Dans une ville de l'Est en partie détruite par les obus allemands, un commerçant vit sa boutique complètement incendiée. Avant de quitter la localité, il apposa sur la fenêtre d'une maison encore debout sa nouvelle adresse : « En cas d'absence, s'adresser à... »

Le général Belin



Sous-chef d'état-major général de l'armée, le général Belin est, depuis le début de la campagne, un des plus précieux collaborateurs de notre commandement.

La tombe de cinq braves



Cinq soldats de l'infanterie coloniale reposent dans cette tombe, que des mains pieuses sont venues fleurir. Ces braves sont tombés à Frégnicourt, dans la Marne, au cours du terrible combat qui s'est déroulé dans cette région et qui se termina à l'avantage de nos troupes.

“EXCELSIOR” EN BELGIQUE

Les halles d'Ypres aussi ils les ont anéanties !

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL.]

ADINKERKE, 29 novembre. — Les halles d'Ypres... aussi ! La Beauté insulte à ces brutes, qui se vengent en la détruisant. Cela seul suffirait à prouver qu'ils sont un échantillon d'humanité inférieure, malheureusement répandu à un trop grand nombre d'exemplaires. Ils sont les apôtres de la laideur sous toutes ses formes, la laideur morale comme les autres. Une belle action, un beau monument, ils considèrent cela comme une injure personnelle; ils sont bien forcés de subir la première; mais que le second tombe sous la portée de leurs obus, de leurs bombes incendiaires : ils n'ont de cesse qu'ils ne l'aient annihilé. Ils s'y reprendront à vingt fois s'il le faut, sans que cette opération ait le moindre intérêt militaire, et ils ne se tiendront pour satisfaits qu'en voyant un amas de cendres à la place d'un chef-d'œuvre.

Il y a peu de jours, j'étais à Ypres, où les aviateurs allemands venaient de jeter les premières bombes. Tout auprès, la canonnade faisait rage; les salves ébranlaient l'atmosphère. Mon compagnon voyait les halles pour la première fois; il ne se lassait pas de les admirer. Comme lui, je les contemplais longuement, avidement, car une inquiétude commençait à m'étreindre. Et je lui dis, en un style fort peu académique, je le confesse :

— Rions-nous l'œil... C'est peut-être la dernière fois !

Et maintenant, le crime est consommé. Les halles avaient été construites pour une ville de plus de deux cent mille habitants. Ypres était alors un grand centre industriel; c'est ce qui explique les dimensions de l'édifice. De nos jours, la ville comptait environ dix-huit mille habitants; elle est grande à côté de Nieupoort, de Furnes, de Dixmude, de Poperinghe et de Loo, qui sont de quatre à cinq fois moindres; il y régnait une certaine animation, inconnue des autres. Les halles étaient l'ornement et l'orgueil de la cité.

Monument, unique en son genre, d'architecture civile au moyen âge, on éprouvait à le contempler une sensation de plénitude absolue. Si vaste fût-il, l'architecte en avait si harmonieusement combiné les proportions que le regard embrassait aisément dans son entier; avec une extrême habileté, l'auteur avait su éviter la monotonie, malgré l'immensité d'une façade qui était le morceau essentiel et dominant de l'œuvre. Je ne connais que la maison carrée de Nîmes, ce bijou, qui donne une impression de satisfaction aussi complète.

Derrière les halles, la cathédrale Saint-Martin, où l'évêque Janséninus prêcha, et la Conciergerie, méritaient de retenir l'attention; toutes deux ont également été fort endommagées. Qu'est-il advenu de la « maison de bois » ? Elle datait du quinzième siècle; elle portait le chef branlant, telles ces petites vieilles au visage ridé comme une poire tapée, dont elle évoquait la comparaison. Il est impossible d'entrer à Ypres à l'heure où j'écris ces lignes et de constater de visu l'étendue du désastre. Qu'est-il advenu du musée Merghelynek ? On peut espérer que son éloignement des halles l'aura sauvé. Il n'était pas très connu; il mérite une mention particulière.

Il y a une quarantaine d'années de cela, M. le jonckheer Arthur Merghelynek avait vingt-deux ans et une jolie fortune. Conduisant un élégant tilbury, il traversait le village de Wulveringham, entre Loo et Furnes, lorsque soudain il fit stopper son cheval : il demeurait saisi d'admiration devant le spectacle d'un monument ancien, partie en ruines, partie aménagé en ferme, entouré d'eau claire, encadré d'arbres magnifiques : ce qui restait de l'antique manoir de Beauvoorde.

Le jonckheer s'en passa la fantaisie : il acheta le manoir, en retrouva les plans originaux datant de la fin du seizième siècle, le fit restaurer dans sa splendeur de jadis et le menbla. Il s'appliqua à obtenir ce résultat : que le château offrît, intérieurement comme extérieurement, son aspect primitif. Il courut le pays et les antiquaires. Il réussit à dénicher des balustrades, des dressoirs, des tables, des chaires, des carrelages, des balustres de bois et de pierre, des tableaux, des vitraux, que sais-je encore, dont chacun est une œuvre d'art, un bibelot de prix, et cela jusqu'au moindre ustensile de cuisine. Du haut en bas, il garnit de ces objets précieux les salles de réception, la chapelle, les chambres, l'escalier, les cuisines. Si le premier seigneur de Beauvoorde revenait sur terre et rentrait dans son château, il pourrait croire que rien n'y fut changé depuis son départ pour un monde meilleur. Il reconnaîtrait aux murs les portraits authentiques des membres de sa famille, dans une vitrine les titres authentiques de sa propriété du manoir, sur les dressoirs la vaisselle, ses armes, et, au mur de sa chambre à coucher, jusqu'au fer à tuyaouter sa fraise à l'espagnole. Le jonckheer consacra ensuite beaucoup de temps et de travail à réunir, classer et faire dater tous les documents concernant Beauvoorde.

Enfin, pour que le conte de fées fût complet, il rencontra dans le village une jeune fille d'une idéale beauté, mais sans fortune. Il s'en éprit et l'épousa. Ce jour-là, les sœurs de sa nouvelle épouse reçurent chacune une dot, et toutes les jeunes filles du village furent gratifiées d'une toilette blanche pour assister à la noce.

Mais Beauvoorde ne lui suffit pas. Ce qu'il y avait fait pour le seizième siècle flamand, Merghelynek l'entreprit à Ypres pour le dix-huitième siècle français. Il se rendit acquéreur d'un élégant hôtel de pur style Louis XV, qui ne comportait nulle restauration, à peine quelques réparations; il le menbla suivant le même principe. On y voit des meubles de toute beauté, des tapisseries de Beauvais et d'Aubusson, des porcelaines d'une rare finesse, des pastels exquis, et, à profusion, ces mille riens, ces futilités précieuses dont raffolaient nos charmantes et frivoles grand'mères, de cette époque qui fut si douce à vivre. Dans le salon, le clavecin est ouvert, ouverte aussi sur son pupitre une partition contemporaine du chevalier Gluck ou de Mozart; une harpe est restée devant un tabouret, une viole d'amour fut oubliée sur un fauteuil. Montées en écaillé, les grosses lettres de l'archiviste sont posées sur un vieux parchemin, dans le cabinet qui renferme les archives. Dans l'alcôve de la chambre à coucher, le lit est fait; au pied, les souliers à boucle d'argent; les bas, la culotte, le gilet, sont pliés sur une chaise; la perruque est posée sur le porte-perruque, un jonc à pomme d'or et un parapluie de grosse cotonnade bleue dans un coin, la garde-robe garnie d'habits aux broderies magnifiques et délicates, la tabatière sur la table de nuit que garnit intérieurement un indispensable en cuivre massif.

L'hôtel Merghelynek est la réalisation d'un rêve de poète, d'artiste et d'éruddit, comme Beauvoorde à Wulveringham. Le manoir se trouve à l'abri derrière le canal de Loo, qui constitue en arrière du canal de l'Yser une barrière aussi solide, une ligne de défense aussi difficile à franchir. Il y a à toutes chances aujourd'hui pour que les Allemands n'y viennent pas dresser un inventaire en vue du déménagement méthodique de son contenu.

Mais s'imagine-t-on une de leurs « marmites » éclatant parmi les fines porcelaines et les bibelots gracieux de l'hôtel ? Il y a là de la beauté à détruire : c'est un but qu'elles ne manqueront pas.

Tenez, il se dresse à Ypres une horreur : c'est, entre les halles et l'église Saint-Martin, sur un socle, un affreux bonhomme en habit, blanc comme un morceau de sucre parmi la grisaille si douce aux yeux des pierres des monuments qui l'entourent. Il détonne affreusement, Eh bien ! Je parierais que celui-là... les bombes allemandes l'auront épargné !

Henri Malo.

P.-S. — A l'instant, j'apprends que le musée Merghelynek est complètement détruit, comme tout ce qui faisait la parure, la beauté, la gloire de la ville d'Ypres.

La chasse aux maisons allemandes

Sur ordonnance de M. Monier, président du tribunal civil, des séquestres ont été désignés, hier, pour les maisons allemandes ou austro-hongroises suivantes :

Beaucher et Cie, bijouterie-orfèvrerie, 43, rue Richer (M^e Devisme, huissier); Benninghoven, appareils automatiques, 99, boul. Saint-Germain (M^e Devisme, huissier); Burs-tinbinder, fourreur, 39, rue de Moscou (M^e Foucrot, huissier); Dreyfus et Rehfeld, commissionnaires en marchandises, 123, rue Réaumur (M^e Guillier, huissier); Goldfarb (Herman), commissionnaire en marchandises, 17, rue de l'Échiquier (M^e Lebrun, huissier); Société G. V. S., moteurs d'automobiles et d'aéroplanes, 50, boulevard de Grenelle (M. Lebrun); Krebs et Cie, chaudrières, 149-151, rue de Rome, et 50, avenue de Paris, à La Plaine-Saint-Denis (M^e Maillé, huissier); Lankotka (Georges), tailleur, 4, faubourg Poissonnière (M^e Maillé, huissier); Link (Stanislas), tailleur pour dames, 47, boul. de la Madeleine (M^e Asselin, huissier); Low, 197, rue du Temple (M^e Asselin, huissier); Podetti, fumiste, 3, rue de Bondy (M^e Coupa, huissier); Schaeffer et Budenberg, appareils mécaniques, 95 bis, boul. Richard-Lenoir (M. Doyen, expert); Schmidt, commissionnaire en marchandises, 103, rue Lafayette (M^e Doré, huissier); Schraider, boulanger, 42, rue Darrémond (M^e Doré); Voigt, bijouterie fausse, 8, rue Sainte-Apolline (M^e Doré, huissier); Yung, Hôtel d'Autriche, 37, rue d'Hauteville (M. Desbleumortiers).

D'autre part, ont été nommés séquestres :

Des marchandises allemandes détenues par MM. Adler et Lévy, commissionnaires en marchandises, 49, rue d'Hauteville, M. Tricheux ; des marchandises allemandes détenues par M. Binoche, 1, rue Albouy, M. Devisme, huissier ; des marchandises allemandes en dépôt chez M. Georges Dreyfus, 49, faubourg Saint-Denis, M. Foucrot, huissier ; des intérêts allemands dans les maisons Goldschmidt et Cie, 5, 7, 9, rue Santeuil, et Goldstuck, Hainzé et Cie, 34, rue du Louvre, MM. Doyen et Gaut, experts ; des intérêts allemands dans la Société Philaur, chauffage et ventilation, 32, rue Kléber, à Levallois, M. David, expert ; des intérêts et capitaux allemands, ainsi que des marchandises en dépôt chez MM. Rousselle et Tournaire, 52, rue de Dunkerque, M. Doyen, expert ; des intérêts allemands dans la Société Trenail, 13, rue Vignon, M. Faucon.

Un appel du Comité de Secours National

Le comité du Secours national nous communique le texte de l'appel suivant :

Le comité du « Secours National », qui s'est constitué avec l'appui et l'assentiment du gouvernement, comprend les représentants de tous les groupements nationaux et de toutes les forces sociales de la France. Il a ouvert une souscription s'adressant à tous les Français et aux amis de la France à l'étranger, pour combattre la misère pendant la guerre.

Un nouvel effort s'impose au comité du Secours National. La détresse s'accroît de jour en jour dans les départements envahis. En raison de la longueur des hostilités, aux approches de l'hiver, les ressources s'épuisent. Il faut des secours en nature. Il faut des secours en argent.

Le comité du Secours National fait appel au sentiment de solidarité qui règne entre tous les Français. Les secours qu'il demande sont urgents. Toute la France, pour affirmer son unité, doit venir en aide à la partie de la nation qui souffre pour la défendre.

Les présidents d'honneur : MM. EMILE LOUBET, ARMAND FALLIÈRES, anciens présidents de la République.

Le président : M. APPELL, président de l'Institut.

NOTA. — Prière d'adresser la correspondance au siège du comité du Secours National, 21, rue Cassette, au nom de M. Appell, président du comité, ou de M. Louis Mill, secrétaire général.

Les souscriptions sont reçues au siège social, 21, rue Cassette, Paris (6^e), et chez MM. Mirabaud et Cie, banquiers, 56, rue de Provence, Paris (9^e). Elles sont reçues aussi dans les succursales et les bureaux auxiliaires de la Banque de France.

Les souscriptions adressées par chèque au Secours National seront touchées dans leur intégralité. Les chèques doivent être libellés au nom de MM. Mirabaud et Cie, banquiers, avec la mention expresse : « Comité du Secours National. »

A L'ACADEMIE DE MEDECINE

Une communication sur le tétanos

Au début de la séance que l'Académie de Médecine tint hier, M. Capitan présenta des balles dum-dumisées semblables à celles que montra précédemment le professeur Tuffier. Puis on reprit la discussion sur la loi Roussel (protection des nourissons), discussion à laquelle participèrent les docteurs Pinard, Guéniot et Hutinel. Après que M. Latuelle eut présenté quelques observations sur le traitement de la fièvre typhoïde par l'or colloïdal, une communication de M. Sainton fut lue sur le traitement de Baccelli. En voici le résumé :

1^o La méthode de Baccelli (injection phéniquée associée au chloral) a une action incontestable sur l'évolution du tétanos.

2^o L'acide phénique introduit en injections sous-cutanées et intramusculaires à 2/100 est retenue en l'organisme et n'est éliminée que très lentement par les urines.

3^o Pour que la méthode soit efficace il est de toute nécessité que le traitement soit précoce et appliqué au premier symptôme d'alarme, tel que contracture localisée voisine du point d'inoculation ou dysphagie même légère.

4^o La médication par le chloral doit toujours être instituée chez les tétaniques ; elle constituera une médication symptomatique essentielle ; tout tétanique qui dort est un tétanique en voie de guérison.

Puis l'Académie se réunit en comité secret afin d'entendre le rapport de M. Sebileau sur le prix Magitot.

M. Dagnan-Bouveret et les Académies allemandes des Beaux-Arts

M. Dagnan-Bouveret, président de l'Académie des Beaux-Arts, vient d'adresser une lettre de démission aux académies des beaux-arts de Berlin, Dresde et Munich, dont il faisait partie depuis quinze à vingt ans à titre de membre honoraire étranger. Voici le texte de sa lettre :

Monsieur le président,

Devant les indéniables atrocités commises par les armées allemandes en Belgique et dans les provinces de France envahies, le cœur de tout homme s'est soulevé d'indignation. Après le sac de Louvain, la destruction d'Arras, le bombardement de la cathédrale de Reims, l'âme de tout artiste s'est révoltée.

Outragée dans ce qu'elle a si lentement, si douloureusement conquis sur la barbarie, spoliée dans le présent et dans l'avenir par la destruction voulue des œuvres d'art, son plus cher, son plus légitime patrimoine, l'humanité, veuillez le croire, jugera sévèrement l'Allemagne.

Comme artiste et comme Français, je vous adresse, monsieur, ma protestation contre de tels sacrilèges, et, en conséquence, j'ai l'honneur et la satisfaction de vous remettre ma démission de membre honoraire étranger de l'Académie impériale et royale des beaux-arts de Berlin.

DAGNAN-BOUVERET,
Président de l'Académie des Beaux-Arts.

Infirmières de la Croix-Rouge prisonnières

Nous avons annoncé lundi dernier que Mmes d'Arnaud, comtesse Jacques de Chabannes La Palice, comtesse de Latour-Maubourg, d'Armagnac et Miles de Lyrot, infirmières de la Croix Rouge, avaient été faites prisonnières et envoyées en captivité en Allemagne. Cela n'est pas tout à fait exact ; mais elles sont retenues à Maubeuge et les lettres qu'elles écrivent portent la suscription suivante : Agence des prisonniers de

La Vie Féminine

Celles qui restent

Celles qui restent forment un lamentable troupeau, passé sous la toise de la douleur. Toutes portent au fond des yeux quelque chose de lointain, de craintif, et semblent vivre dans le présent, enveloppées d'un mystère intérieur.

Elles souffrent, moralement, physiquement, trop souvent, hélas ! des deux à la fois, et vont, sans se plaindre, avec une dignité qui impose le respect.

Un jour, la semaine dernière, un de ces jours où la bise vous glace à travers les plus chauds vêtements ; mince, blonde, jolie, malgré ses traits tirés ; traînant trois jeunes enfants, elle entra au commissariat de la gare Montparnasse faire viser un laissez-passer. Son mari, blessé, la demandait en Vendée, et, partie des environs de Béthune, elle roulait depuis trois jours avec son maigre bagage et ses trois petits !

Le plus jeune se plaignait entre ses bras. Elle tenta de le faire taire, afin de ne pas gêner le commissaire la questionnant sur ses papiers ; mais, criant la faim, la petite continua, et l'interrogatoire s'acheva, au son de cette mélodie, ajoutant encore au tragique de la situation.

Les pièces d'identité ne portaient aucun timbre de L... d'où elle venait. On lui en fit la remarque.

— Je n'ai pas pu, monsieur le commissaire, il n'y a plus ni maire, ni mairie, ni maisons !

— Pourquoi n'avez-vous pas été à Béthune ?

— Les obus y tombaient, on les entendait du train.

Pas un murmure ne s'échappait de ses lèvres, au souvenir de ses angoisses. Elle ne considérait qu'une chose : son mari blessé la demandait ; après deux mois de silence, il l'appelait... confiante, elle courait à lui.

Des infirmières emmenèrent ces quatre épaves pour les nourrir et les faire reposer. Une heure après, je les vis repasser au milieu de soldats groupés autour d'un brasero.

Une même émotion étreignit ces hommes basanés, salis, fatigués... Une vision du pays où les attendaient aussi celles qui restent attendrit les expressions demeurées sauvages depuis les massacres d'Ypres, d'où ils arrivaient.

Il en est d'autres encore, veuves, sans ressources, dont les fils assuraient l'existence. Leur unique bonheur repose sur ces têtes doublement chères, qui sont là-bas L... Celles-là aussi restent seules, l'esprit tendu vers ce point redoutable où tonne le canon, vers ces lieux inconnus où l'on se tue !...

Convenablement mises, timides, elles vont quémander de l'ouvrage dans les œuvres d'assistance et répondent des phrases sublimes comme celle-ci : « Mes fils ? Je viens d'avoir l'honneur de les voir partir au front ! »

Les ouvriers, les soupes populaires, les cantines sont comblés de ces dépareillées n'ayant connu, jusqu'ici, ni les terreurs de la faim, ni l'incertitude du lendemain et n'ayant jamais menti ! La honte les saisit, leur coupe la parole, et c'est à voix basse qu'elles formulent leur requête !...

Certes, l'initiative privée, dans un élan merveilleux, a secondé, seconde encore l'effort du gouvernement, mais les affaires ne reprennent point, l'hiver est rude, et le troisième groupe de « celles qui restent » grandit tous les jours ! Le ton désespéré de l'une d'elles me vibre encore aux oreilles.

Elle désirait être embauchée dans un ouvrier, dont les cadres étaient pleins ; comme je le lui disais, elle cria : « Ah ! oui, attendre, toujours attendre, et on crève de faim ! » Confuse de cette sortie, elle s'excusa, me contant les écoeurements de ces démarches infructueuses, ces promenades inutiles, où le cœur se glace à mesure que le corps s'épuise... l'indifférence plus pénible encore, rencontrée trop souvent !

Emu de son infortune, on lui donna de la laine pour tricoter des jaussettes de soldats, moyennant une petite rétribution ; elle vient de les rapporter, joignant à son paquet un savon et des cigarettes qu'elle s'était procurés, afin que, d'elle aussi, les combattants eussent quelque chose !

Celles qui restent seront ignorées. Elles n'auront rien fait de glorieux, leur nom ne paraîtra point dans les feuilles quotidiennes, mais l'histoire devra leur consacrer un modeste paragraphe. En temps de guerre, l'opinion se fait à travers les femmes, puisque la majeure partie des hommes sont au feu. Le malheur, la souffrance ne les a pas découragées. Elles attendent avec espoir, et le combattant convalescent, l'élopé, celui qui repart rejoindre son corps, reprend plus

fréquemment courage dans ces milieux populaires qu'au contact des classes privilégiées, où celles qui restent ne connaissent que la douleur morale.

Simonne Ferly.

Noël

Pour les "tout petits"

Excelsior organise à la Vie Féminine, pour « Noël », une grande distribution de vêtements et de jouets. Les papas et les grands frères seront heureux d'apprendre le 1^{er} janvier, là-bas, dans la tranchée, que leurs « tout petits » laissés au foyer familial ont eu un peu de joie.

Nous convions à s'associer à notre œuvre tous ceux qui désirent donner un peu de bien-être ou de plaisir aux enfants réfugiés, aux petits Belges privés de foyer, aux enfants de ceux qui combattent à la frontière.

Dans en argent, jouets, vêtements, aliments de toutes sortes seront les bienvenus et devront être adressés à la Vie Féminine, 38, avenue des Champs-Élysées.

Nous publierons ici les noms de ceux qui auront bien voulu nous accorder leur collaboration.

Ça et là

Une journée historique.

Massevaux, un petit chef-lieu de 4.000 habitants, situé en Haute-Alsace, près de Thann, à 50 kilomètres de Colmar, vient d'avoir une heure de célébrité.

La petite bourgade inconnue, aura maintenant sa place dans les annales de l'histoire, car c'est dans son école que fut ouverte la première classe... en français, au pays annexé. Ce fut un instant d'une émouvante simplicité. Vêtus de leurs costumes traditionnels, écoliers et écolières prirent leurs places respectives pendant que les parents se tenaient debout au fond de la salle.

Au lieu du professeur « Knatsché », maître habituel, un vrai fils d'Alsace, un brave territorial prit place en uniforme à la chaire. Il prit la parole en patois pour s'adresser à ses élèves et à leurs parents, provoquant un joyeux éclat de rire dont personne ne s'offusqua.

La première leçon ne porta que sur une phrase, longuement commentée, transcrite au tableau noir et que tous les petits enfants s'appliquèrent pieusement à reproduire sur leurs cahiers : « La France est notre patrie. Vive la France ! etc... »

Il n'y eut pas une faute d'orthographe, les petits Alsaciens et les mignonnes Alsaciennes voulant ainsi prouver qu'ils connaissaient l'adorable formule.

Et derrière les portes, les vieux grands-pères aux écoutes évoquaient une très vieille vision, avec une respectueuse et douce émotion, celle d'un bon vieux maître faisant la dernière classe aux petits Français d'Alsace !

La Sainte-Catherine.

La fête traditionnelle fut célébrée cette année avec une réserve tout intime. Frères et fiancés sont sur le front et toute manifestation exubérante aurait été déplacée. Les petites ouvrières ne voulurent pas faire montre de joie extérieure. Le champagne n'a point coulé et les bonnets extravagants n'ont pas coiffé de têtes folles.

Il y a bien eu quelques exceptions, mais si la rue était à certains moments encombrée, il y avait une excuse toute valable, le prétexte futile pour une manifestation patriotique, bras dessus, bras dessous : « Vive la France ! »

Et Midinette, ce jour-là, tout comme Mimi Pinson, avait mis une cocarde à son bonnet.

En tramway.

Dans le tramway calme et paisible pénétrèrent soudain à « l'arrêt facultatif », bruyantes et trouffiantes, deux jeunes femmes. On se tassa pour leur faire place et les conversations reprirent leur cours. Le sujet est invariablement le même : la guerre, les absents. « Mon fils est dans l'Est, il y a, hélas ! plus de quinze jours que je n'ai reçu de ses nouvelles. Mon mari a fait l'Alsace il est maintenant en Argonne ! »

Mais dominant le bruit des conversations la voix chaude des deux dames bruyantes et trouffiantes s'élevait... elles parlaient toilettes, de la mode du chapeau en bonnet de police. « Pour les robes, ce qui m'ennuie, voyez-vous, c'est de ne pas savoir ce que l'on portera cet hiver, savez-vous seulement quelle sera la teinte à la mode ?... »

Digne et calme, un vieux monsieur à la moustache blanche et qui, depuis quelques moments suivait, agacé, l'entretien de ses voisines, se lève et poliment passant devant les deux interlocutrices, il dit, à voix haute : « On portera beaucoup de noir, mesdames, cette année ! »

LA PLUME AU VENT.

EXCELSIOR rétribue selon la place qu'elles occupent les photographies d'actualité qui lui sont adressées immédiatement et sans aucun retard par ses lecteurs.

Une institutrice maire de sa commune

Depuis le 24 septembre, Mme Fiquémont remplit ces fonctions délicates dans une localité située sur la ligne de feu.

Voici le résumé d'un rapport que le vice-recteur de l'Académie de Paris vient d'adresser au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts :

1^{er} août, au départ de son mari, instituteur mobilisé, qui avait le grand honneur d'être affecté à la garde du drapeau de son régiment, Mme Fiquémont, institutrice à T..., s'offrit pour le remplacer comme secrétaire de la mairie. Le maire accepta et, à la satisfaction de tous, Mme Fiquémont remplit cette charge sans aucune interruption jusqu'à ce jour — pendant l'occupation allemande et depuis que T... est devenu champ de bataille.

Le 2 septembre, les Allemands étant signalés dans les environs, la très grande majorité des habitants quitta le pays. Il ne restait plus dans la localité que le maire, Mme Fiquémont et quelques autres personnes.

Les Allemands occupèrent T... du 4 au 12 septembre. Pour les réquisitions habituelles, ils allèrent très fréquemment à la mairie, où Mme Fiquémont était le plus souvent seule, le maire, très âgé et très souffrant, ne pouvant y faire que de courtes apparitions pour apporter une solution aux questions importantes. Le soir du 11, Mme Fiquémont reçut, à neuf heures, la visite de deux officiers très arrogants qui, sachant qu'elle parlait bien l'allemand, l'interrogèrent grossièrement pendant une demi-heure, puis, en français, exigèrent, la menace à la bouche, qu'elle leur trouvât immédiatement des écuries en nombre suffisant pour loger quatre cents chevaux. Mme Fiquémont protesta, disant que c'était tout à fait impossible dans une si petite localité. Ils insistèrent, renouvelèrent leurs menaces. Elle leur tint tête et, sur ces entrefaites, arriva le maire. On parlementa un instant et les Allemands s'éloignèrent.

Le 12, à huit heures du soir, les Français revenaient à T... et Mme Fiquémont, en les accueillant avec la joie que l'on devine, crut qu'elle allait enfin pouvoir reprendre sa vie paisible. Elle n'avait encore subi qu'une petite partie des épreuves auxquelles devait être soumis son courage. T..., en effet, se trouva désormais sur la ligne de feu. Depuis le 12 septembre, ce ne furent, le jour, et parfois la nuit, qu'attaques et contre-attaques dans ce village et aux alentours. Du 12 septembre au 19 octobre, il n'y eut guère de jour qu'il ne fût plus ou moins bombardé. Toutes les maisons sont effondrées ; la mairie a été fortement atteinte et ne doit qu'à sa situation en retrait de l'immeuble voisin d'être épargné, mais tous les carreaux ont été brisés par les balles.

Et malgré la canonnade et la fusillade, Mme Fiquémont, qui avait avec elle sa fillette de cinq ans et son neveu de six ans, demeura stoïque à son poste. Quand les balles pleuvaient trop dru dans la mairie, elle descendait à l'étage au-dessous. Pendant quinze journées consécutives, risquant cent fois sa vie, elle a ainsi entendu siffler les balles à ses oreilles ; trois obus ont éclaté près d'elle, dans la cour devant la mairie, un autre a explosé dans sa chambre à coucher, à une heure de l'après-midi, alors qu'heureusement elle était absente. Cette femme héroïque n'a jamais voulu abandonner sa maison. Malgré la violence des bombardements, malgré les conseils qu'on lui donnait, malgré l'exemple des voisins, elle n'a pu se résoudre que deux fois à coucher dans une cave.

Cependant, le 24 septembre, le vieux maire, que son état de santé très aggravé empêchait de rester à T..., dut aller chercher ailleurs un peu de repos. Mme Fiquémont, restée avec ses deux enfants, le remplaça dans l'administration de la commune.

Et cette situation dure toujours ! Si les Français ont gagné environ un kilomètre sur les troupes allemandes, T... n'en continue pas moins d'être assailli par les balles et les obus ; Mme Fiquémont demeure quand même à son poste !...

Communiqués

Un nouvel ouvroir dans le seizième arrondissement. — Un nouvel ouvroir vient d'être installé au 39, rue Scheffer, exclusivement réservé aux femmes habitant le seizième arrondissement et placées sous la direction de Mme Carstie-Martel. On demande aux ouvrières qui touchent l'allocation de chômage et sont par conséquent inoccupées leur active collaboration. — S'inscrire à la mairie du seizième arrondissement, avenue Henri-Martin.

La Fraternelle ardennaise. — La Fraternelle ardennaise, société de secours mutuels approuvée, siège social 40, rue de Bondy, fait à nouveau un pressant appel aux personnes charitables.

L'heure de la soupe dans une tranchée



L'heure de la soupe, dans les tranchées, est toujours la bienvenue. Nos soldats, autour d'une table de fortune, se réconfortent avec appétit, et la bonne humeur préside toujours à ces repas faits, bien souvent, au bruit du canon.

Cinquante enfants baptisés le même jour



L'abbé Brimel vient de bapuser cinquante entants nés depuis le début de la campagne et dont les papas sont aujourd'hui sur le front. Cette touchante cérémonie avait été organisée par l'Œuvre des Crèches Parisiennes et présidée par Mme Cremnitz, directrice de cette œuvre.

Mor
Rense
Le colon
Albert, le
Le comm
au 180^e d'
cédé des s
tembre.
Les capit
tellement
la Légion
de la Mar
combat de
lier de la
cadron du
gique); He
le 25 août
seurs à pie
ges de Fat
le 30 août
Maubeuge
Les lieut
Chavonne
terie, mort
décédé à V
du 70^e bat
sur-Plaine
né sur la
Matuchet, C
pre; Danie
le 31 octob
11 novemb
ombé glori
Robert Laf
pros d'Ypre
de 1^{er} clas
sieux (Mar
Les sous
né à Ypres
nie, tué à l
du 7^e colo
498^e d'infan
truche-Fon
terie, prof
nemi le 3
à l'ennemi
de vingt-c
né dans la
tame, tué
Les serg
mort des s
de Bruay;
255^e d'infan
de vingt-si
Montbrun.
Semneville
combat de
Le brig
major du
4 novembr
Jean Lele
nemei; Jos
nel (Aisne)
l'appel, tu
mand du L
tobre sur
Robichet,
Maye, le 3
P
S. A. R.
reine d'Esp
tué au cha
Angleterre.
M. Jacq
cheval, bic
ement à l'
On anno
un des plu
ball, fille
Marschall.
La com
un fils, qui
— Mme
à un fils, q
M. Eug
d'une cong
Le disti
était né à
Avocat à
beau talent
de la Sein
A l'Hôte
M. Bill
fois au ser
du Conseil
Nous ap
Du colo
Légion d'
sonne du
deux, âgé
De M.
honoraire
à Saint-V
Du bar
Légion d'
micile, 3.
De Mm
Delporte,
mières not
Du colo
de La Re
Le colonel
de France
De Mm
l'ancien in
tembre, à
Afin
bien ad
nant le
Admin
Elysée

Morts au champ d'honneur

Renseignements fournis par les familles

Le colonel Léon Costebonel, du 62^e d'infanterie, qui, à Albert, le 6 octobre, reçut dix-huit blessures.

Le commandant Ernoul de La Chenelière, chef de bataillon au 130^e d'infanterie, chevalier de la Légion d'honneur, décédé des suites de la blessure glorieusement reçue le 4 novembre.

Les capitaines : Pierre Nicolas, vingt-sept ans, blessé mortellement, décédé le 3 novembre; Paul Leroy, chevalier de la Légion d'honneur, tué le 6 septembre à la bataille de la Marne; Lucien Renaud, du 361^e, tué le 6 septembre à la bataille de Bazoche (Aisne), le 12 septembre; Sartout, chevalier de la Légion d'honneur, capitaine-commandant le 2^e escadron du 1^{er} dragons, tué le 16 novembre à Bosinghé (Belgique); Henry Charpentier, du 3^e bataillon de chasseurs, tué le 25 août dans les Vosges; Pierre Pilet, du 41^e bat. de chasseurs à pied, tué à Petitmont (Vosges) le 12 novembre; Georges de Fabry, du 87^e d'infanterie, tué à Conthil (Lorraine) le 20 août; Eugène Tourneur, du 145^e d'infanterie, tué à Maubeuge le 1^{er} septembre.

Les lieutenants : Jacques Kahn, du 254^e d'infanterie, tué à Chavonne le 30 octobre; Bernard Laffargue, du 124^e d'infanterie, mort le 25 août à Marville; René Jactel, du 1^{er} zouaves, décédé à Villers-Cotterets le 21 septembre; Joseph Boissier, du 70^e bat. de chasseurs alpins, tué le 31 octobre à Celles-Plaine (Vosges); Henry Muller, du 6^e d'artillerie à pied, tué sur la côte de Sainte-Geneviève le 1^{er} octobre; Marcel Matuchet, du 4^e bat. de tirailleurs, tué à Soupir le 6 novembre; Daniel Escoffier, du 363^e d'infanterie, tué à l'ennemi le 31 octobre; Emilien Gourc, du 2^e génie, tué à Ypres le 11 novembre; baron Gaston de Beausse, du 48^e d'infanterie, tombé glorieusement à Saint-Richaumont (Aisne) le 29 août; Robert Lafarge, du 135^e d'infanterie, tombé glorieusement près d'Ypres le 2 novembre; Henri-Emile Didier, aide-major de 1^{re} classe au 94^e d'infanterie, tué le 25 septembre à Puisseux (Marne).

Les sous-lieutenants : René Préaubert, du 77^e d'infanterie, tué à Ypres le 9 novembre; Albert France-Lanord, du 10^e génie, tué à Bray-sur-Somme le 31 septembre; Marius Guéche, du 7^e colonial, tué à Bellefontaine; François Couturaud, du 128^e d'infanterie, architecte diplômé, tué le 31 août à Aurché-Fontenoy (Ardennes); Etienne Coquet, du 32^e d'infanterie, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, tué à l'ennemi le 3 novembre; Louis Mercier, du 320^e d'infanterie, tué à l'ennemi à Chesnois-Auboucourt (Ardennes) le 30 août, âgé de vingt-cinq ans; Adolphe Braillard, du 171^e d'infanterie, tué dans la forêt d'Aprémont le 9 octobre; Victor de Villeme, tué près de Furnes le 15 novembre.

Les sergents : Amédée de Ginstous, du 285^e d'infanterie, mort des suites de ses blessures le 26 novembre, à l'hôpital de Bruay; Serge Port, avocat à la cour d'appel de Paris, du 255^e d'infanterie, tombé à Ginchy (Somme) le 23 août, à l'âge de vingt-six ans; Georges Danjean, du 35^e de ligne; Georges Monbrun, du 90^e d'infanterie, tué à Ypres; comte Henri de Senneville-Grave, du 67^e de ligne, tué le 24 septembre au combat de Saint-Rémy. Il avait épousé Mlle Théry.

Le brigadier-automobiliste Jean Crozy, attaché à l'état-major du 1^{er} corps expéditionnaire anglais, tué à Ypres le 4 novembre, à l'âge de vingt et un ans.

Jean Lelong, avocat à la cour d'appel de Paris, tué à l'ennemi; Joseph de Brejercac, du 144^e d'infanterie, tué à Dhuis (Aisne), le 2 novembre; Jules Glotign, avocat à la cour d'appel, tué au cours d'une mission périlleuse; vicomte Fernand du Laz, du 146^e d'infanterie, tué à l'ennemi le 25 octobre sur les confins de la Meuse et de la Marne; Charles Robichet, du 167^e d'infanterie, mort au combat de Fey-en-l'Haye, le 3 octobre, âgé de vingt-trois ans.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

S. A. R. le prince Alexandre de Battenberg, frère de S. M. le roi d'Espagne et du prince Maurice de Battenberg, récemment tué au champ d'honneur, étant souffrant, avait dû retourner en Angleterre. S. A. R. reviendra incessamment sur le front.

INFORMATIONS

M. Jacques de Juliot de la Nourville, du 5^e chasseurs à cheval, blessé gravement le 11 novembre, à Ypres, est en traitement à l'hôpital auxiliaire 101, à Joigny (Yonne).

MARIAGES

On annonce de New-York les fiançailles de M. Marshall Field, un des plus riches propriétaires des Etats-Unis, avec Mlle Marshall, fille de M. Charles Marshall, décédé, et de Mme Charles Marshall.

NAISSANCES

La comtesse Boux de Casson a mis heureusement au monde un fils, qui a reçu le prénom d'Augustin. — Mme Louis Etienne, née Martin, vient de donner le jour à un fils, qui a reçu le prénom de Paul.

NECROLOGIE

M. Eugène Billard, conseiller municipal de Paris, est mort d'une congestion cérébrale, à l'âge de soixante-cinq ans. Le distingué représentant du quartier de la place Vendôme était né à Saint-Eugène (Saône-et-Loire).

Avocat à la Cour d'appel de Paris, il sut faire apprécier son beau talent à la suite de brillants acquittements arrachés au jury de la Seine.

A l'Hôtel de Ville, M. Billard était inscrit au groupe libéral. M. Billard avait été élu conseiller municipal pour la première fois au scrutin de ballottage du 8 mai 1904. Il était vice-président du Conseil général de la Seine.

Nous apprenons la mort :

Du colonel d'infanterie en retraite Cauchotto, officier de la Légion d'honneur, attaché pour la durée de la guerre à la personne du président de la République, décédé hier matin, à Bordeaux, âgé de soixante-quatorze ans.

De M. Charles Huit, professeur de philosophie, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, décédé le 24 novembre, à Saint-Vaast-la-Hougue (Manche).

Du baron Hubert de Fontaine de Resbecq chevalier de la Légion d'honneur, médaillé militaire de 1870, décédé à son domicile, 3, rue Jules-Chaplain, à soixante-treize ans.

De Mme Delporte, née Mante de Fleurville, mère de M. Félix Delporte, rédacteur au Petit Niçois. Elle avait épousé en premières noces le poète Verlaine.

Du colonel en retraite Louis de Foucault, décédé au château de La Renaudie, près de Bergerac, à l'âge de soixante-deux ans. Le colonel de Foucault avait été attaché militaire à l'ambassade de France à Berlin.

De Mme Ernest Mollecaux, née Blanche Seurat, veuve de l'ancien ingénieur de la Compagnie P.-L.-M., décédée le 23 novembre, à Chablis (Yonne).

Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'Excelsior, 88, Champs-Élysées, Paris.

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

Région de Paris

Dimanche prochain, marche sur la distance du Tour de Paris, 34 kilomètres. Départ à 8 heures du matin, à la porte d'Auteuil. En route, un seul arrêt, vers l'heure du déjeuner, qui sera consommé sur place. Les participants à cette marche sont donc priés d'apporter avec eux leur repas.

La marche sur le Tour de Paris permettra, en consultant l'itinéraire ci-après, à ceux qui trouveront l'excursion trop longue, de venir la rejoindre à tel ou tel point du parcours par le chemin de fer de Ceinture ou les lignes de ligne de métro.

Egalement ceux qui se trouveront fatigués en cours de route pourront lâcher et prendre les mêmes moyens de communication.

Table listing distances and times for various routes from Auteuil to Paris and back, including stops at Dauphine, Chânières, Montmartre, etc.

Les cours du mercredi

Rappelons qu'à partir d'aujourd'hui, tous les mercredis, les membres du comité d'Éducation physique de la région de Paris disposent des salles et établissements suivants :

- List of sports courses: Matin (8h-9h), Après-midi (2h-3h), Soir (8h-10h) at various locations like Velodrome du Parc des Princes, Gymnase Boisieux, etc.

Pour être membre

Il suffit, pour faire partie du comité d'Éducation physique, d'acquiescer, 10, rue du Faubourg-Montmartre, chaque jour, de 9 h. 30 à 11 heures, et de 3 heures à 7 heures, la cotisation mensuelle de 0 fr. 50, en échange de laquelle il est remis à chaque adhérent une carte sur laquelle il doit ensuite coller sa photographie.

AVIATION

Mort au champ d'honneur. — Ernest Toufflet, de Sèvres, qui s'était adonné à l'aviation et avait participé à de nombreux meetings comme mécanicien, a été tué à l'ennemi. Incorporé au 319^e de ligne, alors qu'il n'était pas désigné pour entrer en campagne et que son instruction et son entraînement, tous deux insuffisants, le désignaient pour rester longtemps encore au dépôt, il a insisté pour qu'il lui fut permis de faire ce qu'il considérait comme son devoir.

Il est mort en brave, au champ d'honneur, le 27 septembre, à Saigneul, près de Berry-au-Bac, dans l'Aisne.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser un minimum de 15 0/0 à une œuvre de bienfaisance.

Au théâtre Sarah-Bernhardt. — Dans le courant du mois, le théâtre Sarah-Bernhardt donnera une matinée extraordinaire. Au programme : la Nuit de Noël, des actes de Phédre, Polyucte, l'Ation et des intermèdes.

A la Comédie-Française. — Voici le programme de la matinée qui sera donnée dimanche prochain, à 1 h. 30, à la Comédie-Française :

- 1^o Horace, tragédie en cinq actes, de Corneille (MM. Silvain, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Jacques Fenoux, Falconnier, Ravet, Mmes Renée Du Minil, S. Weber, Madeleine Roch); 2^o Intermède. Poésies et récits par MM. de Férandy, Barr, Leitner, R. Duflos, Mlles Bartet, Pierson, Lara, Marie Leconte, Cécile Sorel, Piérat, Berthe Cerny; 3^o La Marseillaise, dite par M. Mounet-Sully, Mmes Louise Silvain et Berthe Bovy.

— Il est question, pour les matinées du dimanche et du jeudi, de donner Patrie, la belle œuvre de Victorien Sardou, par laquelle M. Camille Le Senne inaugurerait hier son feuilleton parlé du lundi à l'École des Hautes Etudes sociales, et aussi la Fille de Roland, d'Henri de Bornier.

A l'Opéra-Comique. — Mlle Lucienne Bréval, qui devait chanter pour les blessés, dimanche prochain, à l'Opéra-Comique, ne pourra paraître devant le public; un deuil cruel la frappe dans ses affections les plus chères; elle vient d'apprendre que son oncle, M. Adolphe Brennwald, emmené comme otage, a été fusillé par les Allemands à Gerbeville; c'est une lettre de son fils, soldat au 41^e régiment, qui a annoncé, hier, la triste nouvelle à sa cousine, Mlle Bréval.

M. Théodore Botrel, le célèbre chansonnier des Armées, est inscrit au programme de la matinée de dimanche, à l'Opéra-Comique.

LES PETITES ANNONCES d'EXCELSIOR.

paraissent chaque Mercredi

La ligne se compose de 50 lettres ou signes

En aucun cas EXCELSIOR ne se charge de recevoir, ni de réexpédier les réponses aux « Petites annonces ».

DEMANDES D'EMPLOI

Tailleur pour dames, ex-coupeur (Français), fait trav. à façon. Rép. : Albengue, 82, rue Cléry, troisième étage.

Jeune fille, 24 a., désire pl. bonne à t. faire chez une ou deux personnes, bonnes référ. M. A., rue Boursault.

GENS DE MAISON

Cuisinières Bnc cuisinière, sér., voyag., exc. réf. M. G., r. Gust.-Courbet. Fine cuisinière, 38 a., b. réf., dés. pl. stable. Y. D., 27 bis, r. Duret.

Femmes de chambre Bonne g. f. de ch., 23 a., dem. pl. de suite. L., 9, r. Poncelet.

Valets de chambre Val. ch. belge, fer. cuis., dem. pl., b. réf. J. H., 26, r. Pasquier.

Ménages

Valet-mait. d'hôtel, fine chamb. coiff. av. Alle, 15 a. au pair, sach. trav., dés. pl. ou loge concge. B. réf. J. D., 29, r. Fresnel.

COURS ET LEÇONS

PREPARATION DE JEUNES FILLES au baccalauréat, Institut Franklin, 37, boulevard Saint-Michel. Tous les cours peuvent être pris séparément.

APPARTEMENTS MEUBLES

NICE, à 25 m. p. tram., plein sol., b. de mer, villas taubl., garage, électricité. Ecr. NOLLY, 21, rue Béranger, Paris.

PENSIONS DE FAMILLE

NICE. Castel Breton, route Saint-Antoine. Convalesc. Régim. bains soleil, alt. 150 m. Chauff. centr. électr. Tél. 50-18.

NICE, pension Kléber, 55 bis, boulevard Gambetta, grand jardin plein Midi, dernier confort. Prix modérés.

NICE. Pension Beausoleil, 1, avenue Notre-Dame. Plein Midi, jardin, tout confort. Prix modérés.

MENTON. — Pension Florida, villa Carlotta, 6-10 francs.

LOCATIONS

Province

BIARRITZ Wagons-lits directs avec Paris Pour louer une villa ou un appartement aux meilleures conditions possibles, écrire à L'OFFICE GENERAL DE BIARRITZ Réponse par retour du courrier.

CHIENS

Chiens. Loulous, Toy, Griffons yorkshires, tous miniatures p. 1^{er} prix. — Coiffeur, 28, rue Erard.

ALIMENTATION

Grands magasins AUX MONTAGNES SUISSES, 1 et 3, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève et 2, 4, 6, rue Monge, Paris. — Café torréfié de qualité extra vendu partout de 2 f. 60 à 2 f. 80 et que nous vendons 2 f. les 500 gr., 1 f. les 250 gr. — Prix de gros : de 5 à 30 kil., 3 f. 70 le kil.; de 30 kil. et au-dessus, 3 f. 60. — Expédition c. mandat, port dû.

CAFÉ TORRÉFIÉ DU HAVRE. Mélange extra pour épiceries, 4 fr. le kil. Cols postaux franco : 5 kil., 29 fr. 75; 10 kil., 41 fr. Prix spéciaux pour gros. Mandat ou Rembours. pendant la guerre. Gustave Dubois, expéditeur, Le Havre.

HUILE DE TABLE exquise, 10 litres, franco, contre mandat ou rembours. de 16 fr. 50. L. Bernard, Sorgues (Vaucl.).

TRES EPROUVEE financièrement, je garderai une sincère reconnaissance à toute personne me prenant sa provision vin rouge que je céderai à 29 fr. l'hecto, rendu franco de port et congé payé, fut demeurant votre propriété. Paiement contre remboursement net. JULIETTE BOSCH, à Aubais (Gard).

OCCASIONS

On désire.

BIJOUX, BRILLANTS, PERLES, PIERRES FIXES Objets d'art et antiquités achetés comptant de 10 à 5 heures par Comptoir Franco-Russe, 1, faubourg Saint-Honoré

On offre.

Occ. Fauteuils roulants ayant servi Exposition Turin vendus à des pr. tr. avant. E. Vincent et C^{ie}, 141, boul. St-Germain

Pourrures. Aux Deux Pôles, 69, boulevard Malesherbes. Grand choix de mod. fourrures à céder tr. bon marché, réelles occasions. Réparations, transformations.

AUTOMOBILES

À enlever de suite 14 HP Renault 1907 Bmousine Rothschild, 58, avenue du Roule, à Neuilly.

CABINETS D'AFFAIRES

NOBLET, ancien agent de M. Goron, 100, rue Saint-Lazare. Enquête. Recherches, missions confidentielles.

CAPITAUX

.....NEGOCIATION DE TITRES..... FAITES CHOIX D'UNE ANCIENNE MAISON..... LA BANQUE-CHANGE RAMBUTEAU..... (fondée en 1862), 67, rue Rambuteau, exécute ordres de Bourse, achète titres au comptant et paie coupons annoncés (prend tous autres à l'encaissement). Téléphone : Archives 23-07. Maison de confiance. Achat d'immeubles en viager.

COURSES. Location des meilleures méthodes à très bon compte. — Ecrire : O. Suard, à Vincennes.

DIVERS

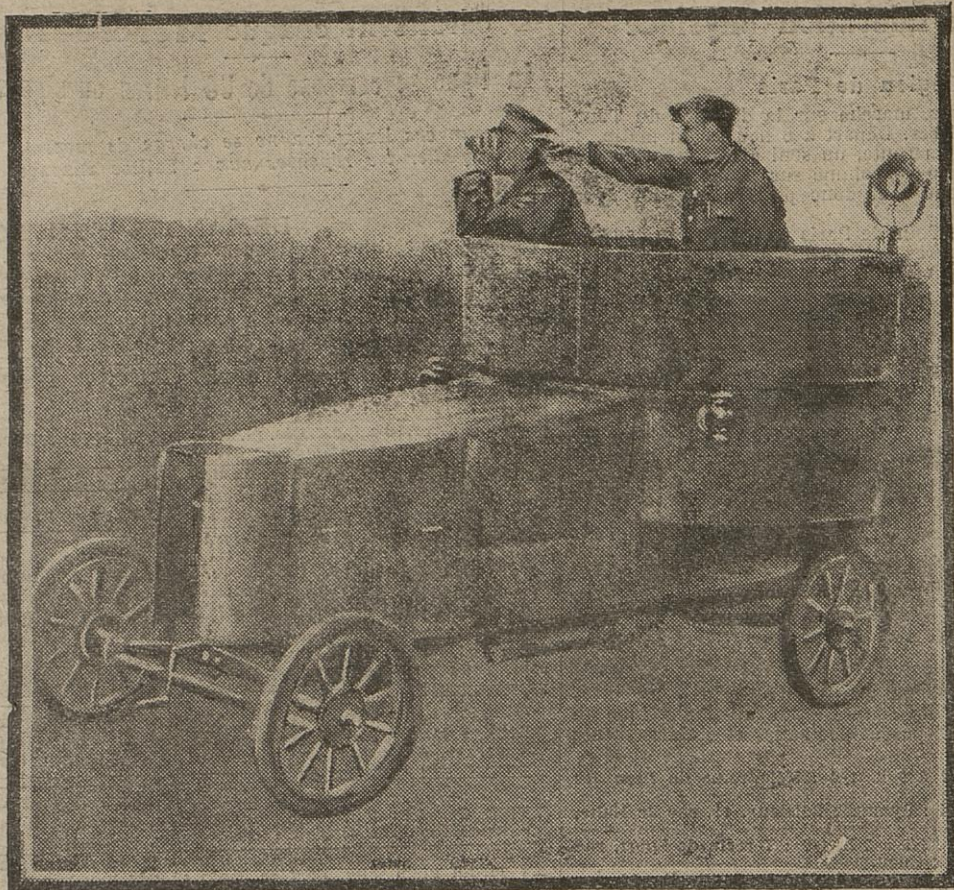
INDISCRETION de la correspondance privée impossible. Invention brevetée, France et étranger. Moine, 68, rue du Bac, Paris. Timbre 10 centimes pour réponse.

AVIS. — Mme ALEXANDRE, CELEBRE VOYANTE, 32, rue de Rivoli, 32 19^e année de succès. Renseign. très consciencieusement sur tous les événements de la vie. Il est reconnu qu'Elle seule fait réussir les choses les plus inespérées. Discretion.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

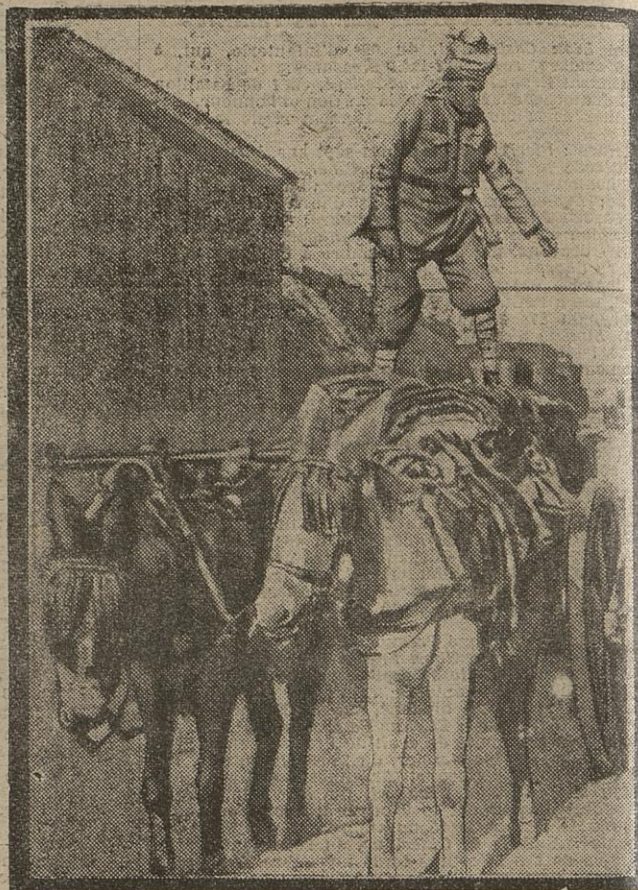
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmaré.

Une voiturette blindée de l'armée anglaise



Pour le service de reconnaissance, l'armée britannique utilise souvent des voiturettes blindées. Deux soldats sont à bord, observent la marche de l'ennemi et font le coup de feu le cas échéant. Un projecteur est placé à l'arrière du véhicule et est utilisé dans les patrouilles de nuit.

Le ravitaillement des Hindous



Les colonnes de soldats hindous sont suivies de leurs voitures de ravitaillement. A leur débarquement en France, ces véhicules sont chargés d'approvisionnements spéciaux aux troupes de l'Inde.

Dans l'Est : aux avant-postes



La plus grande activité règne sans cesse aux avant-postes. Nos soldats y passent souvent plusieurs jours et plusieurs nuits afin d'arrêter les attaques que l'ennemi pourrait porter contre le gros de la colonne qu'ils sont chargés de protéger.